

LA CONJURATION DE CATILINA

Traduit par Charles Durosoir



Vertiges
JEAN VIVES COLLETTE ÉDITEUR

Salluste (-86 -35)

I

Tout homme qui veut l'emporter sur les autres animaux doit faire tous ses efforts pour ne point passer obscurément sa vie comme les brutes, que la nature a courbées vers la terre, esclaves de leurs appétits grossiers. Or toutes nos facultés résident dans l'âme et dans le corps : nous employons de préférence l'âme à commander, le corps à obéir : l'une nous est commune avec les dieux, l'autre avec les bêtes. Aussi me paraît-il plus juste de rechercher la gloire par les facultés de l'esprit que par celles du corps, et, puisque la vie qui nous est donnée est courte, de laisser de nous la plus longue mémoire. Car l'éclat des richesses et de la beauté est fugitif et peu durable : il n'appartient qu'à la vertu de se rendre célèbre et immortelle. Ce fut longtemps parmi les hommes un grand sujet de discussion, si la force du corps contribuait plus aux succès militaires que les lumières de l'esprit : en effet, avant d'entreprendre, il faut réfléchir, et, après avoir réfléchi, promptement exécuter. Ainsi ces deux choses impuissantes, chacune en soi, se prêtent un mutuel secours.

II

Aussi, dans l'origine des sociétés, les rois (premier nom qui sur la terre ait désigné le pouvoir), se livrant à des goûts divers, exerçaient, les uns leur esprit, les autres leur corps. Alors la vie des hommes était exempte de convoitise : chacun était content de ce qu'il possédait. Plus tard, depuis qu'en Asie Cyrus, en Grèce les Lacédémoniens et les Athéniens, eurent commencé à subjuguier des villes et des nations, à trouver dans l'amour de la domination un motif de guerre, et à mesurer la gloire sur l'étendue des conquêtes, l'expérience et la pratique firent enfin comprendre que dans la guerre le génie obtient la principale influence. Si les rois et les chefs de nations voulaient déployer dans la paix la même force d'âme que dans la guerre, les affaires humaines seraient sujettes à moins de variations et d'instabilité ; on ne verrait pas les états passer d'une main à l'autre, et n'offrir que changement et confusion : car la puissance se conserve aisément par les mêmes moyens qui l'ont établie. Mais, dès que, prenant la place de l'activité, de la tempérance et de la justice, la mollesse, la débauche et l'orgueil se sont emparés de l'âme, avec les mœurs change la fortune, et toujours le pouvoir passe du moins habile au plus capable. Agriculture, marine, constructions, tous les arts sont le domaine de l'intelligence. Cependant une foule d'hommes livrés à leurs sens et au sommeil, sans instruction, sans culture, ont traversé la vie comme des voyageurs. Pour eux, contre le vœu de la nature, le corps fut une source de plaisirs et l'âme un fardeau. Pour moi, je ne mets pas de différence entre leur vie et leur mort, puisque l'une et l'autre sont vouées à l'oubli. En un mot, celui-là seul me paraît vivre réellement et jouir de son existence, qui, adonné à un travail quelconque cherche à se faire un nom par de belles actions ou par des talents estimables. Et dans la variété infinie des choses humaines la nature indique à chacun la route qu'il doit suivre.

III

Il est beau de bien servir sa patrie ; mais le mérite de bien dire n'est pas non plus à dédaigner. Dans la paix comme dans la guerre on peut se rendre illustre, et ceux qui font de belles actions, comme ceux qui les écrivent, obtiennent des louanges. Or, selon moi, bien qu'il ne revienne pas à l'historien la même gloire qu'à son héros, sa tâche n'en est pas moins fort difficile. D'abord, le récit doit répondre à la grandeur des actions ; ensuite, si vous relevez quelque faute, la plupart des lecteurs taxent vos paroles d'envie et de malveillance ; puis, quand vous retracez les hautes vertus et la gloire des bons citoyens, chacun n'accueille avec plaisir que ce qu'il se juge en état de faire ; au delà, il ne voit qu'exagération et mensonge. Pour moi, très jeune encore, mon goût me porta, comme tant d'autres, vers les emplois publics ; et, dans cette carrière, j'en rencontrai beaucoup d'obstacles. Au lieu de la pudeur, du désintéressement, du mérite, régnaient l'audace, la corruption, l'avarice. Bien que mon âme eût horreur de ces excès, auxquels elle était étrangère, c'était cependant au milieu de tant de désordres que ma faible jeunesse, séduite par l'ambition, se trouvait engagée. Et moi qui chez les autres désapprouvais ces mœurs perverses, comme je n'étais pas moins qu'eux dévoré de la soif des honneurs, je me vis avec eux en butte à la médisance et à la haine.

IV

Aussi, dès qu'après tant de tourments et de périls mon âme eut retrouvé le calme, et que j'eus résolu de passer le reste de ma vie loin des affaires publiques, mon dessein ne fut pas de consumer dans la mollesse et le désœuvrement ce précieux loisir, ni de me livrer à l'agriculture ou à la chasse, occupations toutes matérielles ; mais, revenu à l'étude, dont une malheureuse ambition m'avait trop longtemps détourné, je conçus le projet d'écrire, par partie séparées, l'histoire du peuple romain, selon que chaque événement me paraissait digne de mémoire ; et je pris d'autant plus volontiers ce parti, qu'exempt de crainte et d'espérance, j'ai l'esprit entièrement détaché des factions qui divisent la république. Je vais donc raconter brièvement, et le plus fidèlement que je pourrai, la CONJURATION DE CATILINA, entreprise, à mon avis, des plus mémorables ! Tout y fut inouï, et le crime et le danger. Quelques détails sur le caractère de son auteur me paraissent nécessaires avant de commencer mon récit.

V

Lucius Catilina, issu d'une noble famille, avait une grande force d'esprit et de corps, mais un naturel méchant et pervers. Dès son adolescence, les guerres intestines, les meurtres, les rapines, les émeutes populaires, charmaient son âme, et tels furent les exercices de sa jeunesse. D'une constitution à supporter la faim, le froid, les veilles, au delà de ce qu'on pourrait croire ; esprit audacieux, rusé, fécond en ressources, capable de tout feindre et de tout dissimuler ; convoiteux du bien d'autrui, prodigue du sien, fougueux dans ses passions, il avait assez d'éloquence, de jugement fort peu : son esprit exalté méditait incessamment des projets démesurés, chimériques, impossibles. On l'avait vu, depuis la dictature de L. Sylla, se livrer tout entier à l'ambition de s'emparer du pouvoir : quant au choix des moyens, pourvu qu'il régnât seul, il ne s'en souciait guère. Cet esprit farouche était chaque jour plus tourmenté par l'embaras de ses affaires domestiques et par la conscience de ses crimes : double effet toujours plus marqué des désordres dont je viens de parler. Enfin il trouva un encouragement dans les mœurs dépravées d'une ville travaillée de deux vices, les pires en sens contraire, le luxe et l'avarice. Le sujet même, puisque je n'invite à reprendre les mœurs de plus haut, à exposer brièvement les principes de nos ancêtres, la manière dont ils ont gouverné la république au dedans comme au dehors, l'état de splendeur où ils l'ont laissée ; puis par quel changement insensible, de la plus florissante et de la plus vertueuse, elle est devenue la plus perverse et la plus dissolue.

VI

La ville de Rome, si j'en crois la tradition, fut fondée et habitée d'abord par les Troyens fugitifs, qui, sous la conduite d'Énée, erraient sans avoir de demeure fixe : à eux se joignirent les Aborigènes, race d'hommes sauvages, sans lois, sans gouvernement, libres et indépendants. Dès qu'une fois ils furent réunis dans les mêmes murs, bien que différents d'origine, de langage et de manière de vivre, ils se confondirent avec une incroyable et merveilleuse facilité. Mais, lorsque l'étal formé par eux eut acquis des citoyens, des mœurs, un territoire, et parut avoir un certain degré de force et de prospérité, l'envie, selon la destinée presque inévitable des choses humaines, naquit de leur puissance. Les rois des nations voisines les attaquent ; peu de peuples alliés leur prêtent secours ; les autres, frappés de crainte, se tiennent loin du péril ; mais les Romains, au dedans comme au dehors, toujours en éveil, s'empressent, se disposent, s'exhortent l'un l'autre, vont au devant de l'ennemi, et de leurs armes couvrent leur liberté, leur patrie, leurs familles ; puis, le danger repoussé par le courage, ils volent au secours de leurs alliés, de leurs amis, et, en rendant plutôt qu'en recevant des services, se ménagent des alliances. Un gouvernement fondé sur les lois, monarchique de nom, les régissait. Des hommes choisis, dont le corps était affaibli par les années, mais l'âme fortifiée par l'expérience, formaient le conseil public : l'âge, ou la nature de leurs fonctions, leur fit donner le nom de Pères. Dans la suite, lorsque l'autorité des rois, qui n'avait été créée que pour la défense de la liberté et l'agrandissement de l'état, eut dégénéré en une orgueilleuse tyrannie, la forme du gouvernement changea ; un pouvoir annuel et deux chefs furent établis. Par cette combinaison l'on se flattait de préserver le cœur humain de l'insolence qu'inspire la continuité du pouvoir.

VII

Alors chacun à l'envi put s'élever et déployer tous ses talents. Aux rois, en effet, les méchants font moins ombrage que les gens de bien, et le mérite d'autrui est pour eux toujours redoutable. On croirait à peine combien il fallut peu de temps à Rome devenue libre pour se rendre puissante, tant s'était fortifiée en elle la passion de la gloire ! La jeunesse, dès qu'elle était en état de supporter les travaux guerriers, apprenait l'art militaire dans les camps mêmes et par la pratique. C'était pour de belles armes, pour des coursiers de bataille, et non pour des courtisanes et des festins, qu'on les voyait se passionner. Pour de tels hommes il n'y avait point de fatigue extraordinaire, point de lieu d'un accès rude ou difficile, point d'ennemi redoutable sous les armes ; leur courage avait tout dompté d'avance. Mais une lutte de gloire encore plus grande s'était établie entre eux : c'était à qui porterait les premiers coups à l'ennemi, escaladerait une muraille, et par de tels exploits fixerait sur lui les regards : là étaient pour eux la vraie richesse, la bonne renommée, la vraie noblesse. Insatiables d'honneur, ils étaient libéraux d'argent ; ils voulaient une gloire sans bornes et des richesses médiocres. Je pourrais rappeler dans quels lieux le peuple romain, avec une poignée d'hommes, a défait les armées les plus nombreuses, et combien il a pris de villes fortifiées par la nature ; mais ce récit m'entraînerait trop loin de mon sujet.

VIII

Oui, assurément, la fortune exerce sur toutes choses son influence : son caprice, plutôt que la vérité, dispense la gloire ou l'oubli aux actions des mortels. Les exploits des Athéniens, j'aime à le reconnaître, ne manquent ni de grandeur ni d'éclat, seulement ils sont un peu au-dessous de leur renommée. Mais, comme ce pays a produit de grands écrivains, le monde entier a placé au premier rang les actions des Athéniens. On a jugé de la valeur de ceux qui les ont faites par la hauteur où les a placées le génie de leurs historiens. Mais le peuple romain n'a jamais eu cet avantage, parce qu'à Rome le citoyen le plus habile était aussi le plus livré aux affaires ; point d'emploi qui exerçât l'esprit à l'exclusion du corps ; les plus vertueux aimaient mieux bien faire que bien dire, et mériter la louange par leurs services que de raconter eux-mêmes ceux des autres.

IX

Ainsi donc dans la paix et dans la guerre les bonnes mœurs étaient également pratiquées : union parfaite ; point d'avarice ; la justice et l'honneur s'appuyaient moins sur les lois que sur le penchant naturel. Les querelles, les animosités, les haines, on les réservait pour les ennemis du dehors : entre eux, les citoyens ne disputaient que de vertu. Magnifiques dans le culte des dieux, économes dans leur intérieur, nos pères étaient fidèles à l'amitié. Intrépidité dans les combats, équité lorsque la paix succédait à la guerre, tel était le double fondement de la prospérité publique et privée. Et, à cet égard, je trouve des exemples bien frappants : plus souvent dans la guerre on en a puni pour avoir attaqué l'ennemi contre l'ordre du général, ou quitté trop tard le champ de bataille, que pour s'être permis d'abandonner leur drapeau ou de céder du terrain à un ennemi victorieux. Dans la paix ils faisaient sentir leur autorité plutôt par des bienfaits que par la crainte ; offensés, ils aimaient mieux pardonner que punir.

X

Mais, une fois que, par son énergie et son équité, la république se fut agrandie; qu'elle eut vaincu des rois puissants, subjugué des nations farouches et de grands peuples; que Carthage, rivale de l'empire romain, eut péri sans retour, que toutes les mers nous furent ouvertes, la fortune ennemie commença à se montrer cruelle, à tout troubler. Les mêmes hommes qui avaient supporté sans peine les travaux, les dangers, l'incertitude et la rigueur des événements ne trouvèrent dans le repos et dans les richesses, objets d'envie pour les autres, qu'embaras et misère. D'abord s'accrut la soif de l'or, puis celle du pouvoir : telle fut la source de tous les maux. L'avarice, en effet, étouffa la bonne foi, la probité et toutes les autres vertus; à leur place elle inspira l'orgueil, la cruauté, l'oubli des dieux, la vénalité. L'ambition força nombre d'hommes à la fausseté, leur apprit à renfermer leur pensée dans leur cœur, pour en exprimer une autre par leur langage, à régler leurs amitiés ou leurs haines, non sur leurs sentiments, mais sur leurs intérêts, et à porter la bienveillance moins dans le cœur que sur le visage. Ces vices ne firent d'abord que de faibles progrès, et furent quelquefois punis. Bientôt, lorsque la contagion, semblable à la peste, eut partout fait invasion, un changement s'opéra dans la république : son gouvernement, si juste et si parfait, devint cruel et intolérable.

XI

Cependant l'ambition plutôt que la cupidité tourmenta d'abord les cœurs. Ce vice, en effet, a plus d'affinité avec la vertu; car la gloire, les honneurs, le pouvoir, l'homme de bien et le méchant les recherchent également; mais le premier veut y parvenir par la bonne voie; le second, au défaut des moyens honorables, prétend y arriver par la ruse et l'intrigue. La cupidité fait sa passion des richesses, que le sage ne convoita jamais : ce vice, comme imprégné d'un venin dangereux, énerve le corps et l'âme la plus virile : il est sans bornes, insatiable; ni l'opulence ni la pauvreté ne peuvent le corriger. Mais, après que L. Sylla, dont les armes avaient reconquis la république, eut fait à de louables commencements succéder de funestes catastrophes, on ne vit que rapine et brigandage : l'un de convoiter une maison, l'autre un champ; les vainqueurs, ne connaissant ni mesure ni pudeur, se portèrent aux plus infâmes, aux plus cruels excès contre des citoyens. Ajoutez que L. Sylla, pour s'attacher l'armée qu'il avait commandée en Asie, l'avait laissée vivre dans le relâchement et la licence. L'oisiveté de séjours enchanteurs, voluptueux, avait facilement énérvé la mâle rudesse du soldat. Là, commença, pour l'armée romaine, l'habitude de faire l'amour et de boire, la passion des statues, des tableaux, des vases ciselés, l'usage de les enlever aux particuliers et au public, de dépouiller les temples, et de ne respecter ni le sacré ni le profane. Aussi de tels soldats, après la victoire, n'ont-ils rien laissé aux vaincus. Et en effet, si la prospérité fait chanceler l'âme des sages, comment, avec leur dépravation, ces hommes-là auraient-ils usé modérément de la victoire?

XII

Dès que les richesses eurent commencé à être honorées, et qu'à leur suite vinrent distinctions, dignités, pouvoir, la vertu perdit son influence, la pauvreté devint un opprobre, et l'antique simplicité fut regardée comme une affectation malveillante. Par les richesses on a vu se répandre parmi notre jeunesse, avec l'orgueil, la débauche et la cupidité; puis les rapines, les profusions, la prodigalité de son patrimoine, la convoitise de la fortune d'autrui, l'entier mépris de l'honneur, de la pudicité, des choses divines et humaines, des bienséances et de la modération. C'est chose curieuse, après avoir vu construites, à Rome et dans nos campagnes, ces maisons qu'on prendrait pour des villes, d'aller visiter ensuite les temples érigés aux dieux par nos pères, les plus religieux des mortels! Mais leur piété faisait l'ornement des temples, et leur gloire celui de leurs demeures : ils n'enlevaient aux ennemis que le pouvoir de nuire; mais les Romains d'aujourd'hui, les plus lâches des hommes, mettent le comble à leurs attentats en enlevant à des alliés ce qu'après la victoire nos braves ancêtres avaient laissé à des ennemis : on dirait que commettre l'injustice est pour eux le véritable usage de la puissance.

XIII

Pourquoi rappellerais-je ici des choses incroyables pour quiconque ne les a pas vues : des montagnes aplanies, des mers couvertes de constructions par maints particuliers? Ces gens-là me semblent s'être joués de leurs trésors; car, pouvant en jouir avec sagesse, ils se dépêchaient d'en faire un honteux abus. Dans leurs débauches, dans leurs festins, dans toutes leurs dépenses, mêmes dérèglements. Les hommes se prostituaient comme des femmes, et les femmes affichaient leur impudicité. Pour leur table, ils mettaient à contribution toutes les terres et toutes les mers, ils dormaient sans besoin de sommeil, n'attendant pas la faim, la soif, la lassitude, en un mot en débordement tous les besoins. Après avoir, en ces débordements, consumé son patrimoine, la jeunesse se précipitait dans le crime. Une fois imbuë de ces habitudes perverses, l'âme se passait difficilement de ces vaines fantaisies; de là une ardeur immodérée pour rechercher tous les moyens d'acquiescer et de dépenser.

XIV

Au sein d'une ville si grande et si corrompue, Catilina (et rien n'était plus naturel) vit se grouper autour de lui tous les vices et tous les crimes : c'était là son cortège. Le libertin, l'adultère qui, par l'ivrognerie, le jeu, la table, la débauche, avait dissipé son patrimoine; tout homme qui s'était abîmé de dettes pour se racheter d'une bassesse ou d'un crime; en un mot, tout ce qu'il pouvait y avoir dans la république de parricides, de sacrilèges, de repris de justice, ou qui, pour leurs méfaits, redoutaient ses sentences; comme aussi ceux dont la main et la langue parjure, exercées au meurtre des citoyens, soutenaient l'existence; tous ceux enfin que tourmentait l'infamie, la misère ou le remords, c'étaient là les compagnons, les familiers de Catilina. Et, si quelqu'un, encore pur de crime, avait le malheur de se lier avec lui d'amitié, entraîné par la séduction de son commerce journalier, il ne tardait pas à devenir en tout semblable aux autres. Mais c'était surtout des jeunes gens que Catilina recherchait l'intimité : ces âmes tendres et flexibles à cette époque de la vie se laissaient prendre facilement à ses pièges : car, selon le goût de leur âge qui dominait en eux, aux uns il procurait des courtisanes; pour les autres il achetait des chiens et des chevaux; enfin il ne ménageait ni l'or ni les plus honteuses complaisances pour les avoir dans sa dépendance et à sa dévotion. Quelques-uns, je le sais, en ont conclu que les jeunes gens qui fréquentaient la maison de Catilina n'y conservaient guère leur chasteté; mais des conjectures tirées d'autres faits, sans qu'on pût alléguer rien de positif, avaient seules donné lieu à ce bruit.

XV

Et, en effet, livré dès son adolescence à d'affreux désordres, Catilina avait séduit une vierge de noble famille, puis une vestale, et commis maints excès également contraires aux lois et à la religion. Plus tard, il s'éprit d'amour pour Aurélia Orestilla, chez qui, hors la beauté, jamais honnête homme ne trouva rien de louable. Mais, craignant un fils déjà grand qu'il avait eu d'un premier mariage, Orestilla hésitait à l'épouser; il tua, assure-t-on, ce fils, et il passa pour constant que, par la mort de ce fils, il ouvrit ainsi dans sa maison un champ libre à cet horrible hymen. Ce forfait, si je ne me trompe, a été l'un des principaux motifs qui lui firent hâter son entreprise : cette âme impure, ennemie des dieux et des hommes, ne pouvait trouver de repos ni dans la veille ni dans le sommeil, tant le remords faisait de ravages dans ce cœur bourrelé! Son teint pâle, son affreux regard, sa démarche tantôt lente, tantôt précipitée, tout, en un mot, dans ses traits, dans l'expression de son visage, annonçait le trouble de son cœur.

XVI

Quant à cette jeunesse qu'il avait su gagner par ses séductions, comme je viens de le dire, il avait mille manières de la former au crime. De quelques-uns il disposait comme faussaires et faux témoins : honneur, fortune, périls, ils devaient tout sacrifier, tout mépriser. Puis, quand il les avait perdus de réputation et avilis, il leur commandait des crimes plus importants. Manquait-il dans le moment de prétexte pour faire le mal, il leur faisait prendre, égorger comme des ennemis sur dont il n'avait point à se plaindre; ainsi, de peur que l'inaction n'engourdisse leur bras ou leur cœur, il aimait mieux être méchant et cruel sans nécessité. Comptant sur de tels amis, sur de tels associés, alors que par tout l'empire les citoyens étaient écrasés de dettes, et que les soldats de Sylla, la plupart ruinés par leurs profusions, encore pleins du souvenir de leurs rapines et de leur ancienne victoire, ne désiraient que la guerre civile, Catilina forma le projet d'asservir la république. D'armée, point en Italie : Cn. Pompée faisait la guerre aux extrémités de la terre : pour Catilina enfin, grand espoir de briguer le consulat : le sénat sans défiance; partout une tranquillité, une sécurité entières : toutes circonstances singulièrement favorables à Catilina.

XVII

Ce fut donc vers les calendes de juin, sous le consulat de L. César et de C. Figulus, qu'il commença à s'ouvrir séparément à chacun de ses amis : encourageant les uns, sondant les autres; leur montrant ses moyens, la république sans défense, et les grands avantages attachés au succès de la conjuration. Dès qu'il s'est suffisamment assuré des dispositions de chacun, il réunit en assemblée tous ceux qui étaient les plus obérés et les plus audacieux. Il s'y trouva, de l'ordre des sénateurs, P. Lentulus Sura, P. Autronius, L. Cassius Longinus, C. Cethegus, P. et Ser. Sulla, tous deux fils de Servius, L. Vargunteius, Q. Annius, M. Porcius Léca, L. Bestia, Q. Curius; puis, de l'ordre des chevaliers, M. Fulvius Nobilior, L. Statilius, P. Gabinius Capiton, C. Cornélius; en outre, plusieurs personnes des colonies et de leur pays. L'entreprise comptait encore d'autres complices, mais un peu plus secrets, nobles personnages dirigés par l'espoir de dominer, plutôt que par l'indigence ou par quelque autre nécessité de position. Au reste, presque toute la jeunesse romaine, surtout les nobles, favorisaient les desseins de Catilina. Pouvant au sein du repos vivre avec magnificence et dans la mollesse, ils préféraient au certain l'incertain, et la guerre à la paix. Quelques-uns même ont cru dans le temps que M. Licinius Crassus n'avait point ignoré le complot; et que, mécontent de voir à la tête d'une grande armée Pompée qu'il détestait, il voulait à sa puissance en opposer une autre, quelle qu'elle fût. Il se flattait d'ailleurs, si la conspiration réussissait, de devenir facilement le chef du parti. Mais déjà, auparavant, quelques hommes avaient formé une conjuration dans laquelle était Catilina. Je vais en parler le plus fidèlement qu'il me sera possible.

XVIII

Sous le consulat de L. Tullus et de M. Lepidus, les consuls désignés, P. Autronius et P. Sylla, convaincus d'avoir violé les lois sur la brigue, avaient été punis. Peu de temps après, Catilina, accusé de concussion, se vit exclu de la candidature au consulat, faute d'avoir pu se mettre sur les rangs dans le délai fixé par la loi. Il y avait alors à Rome un jeune noble, Cn. Pison, d'une audace sans frein, plongé dans l'indigence, factieux et poussé au bouleversement de l'État autant par sa détresse que par sa perversité naturelle. Ce fut à lui que, vers les nones de décembre, Catilina et Autronius s'ouvrirent du dessein qu'ils avaient formé d'assassiner dans le Capitole, aux calendes de janvier, les consuls L. Cotta et L. Torquatus. Eux devaient prendre les faisceaux, et envoyer Pison avec une armée pour se rendre maître des deux Espagnes. Ce complot découvert, les conjurés remirent leur projet de massacre aux nones de février : car ce n'étaient pas seulement les consuls, c'étaient presque tous les sénateurs que menaçaient leurs poignards. Si, à la porte du sénat, Catilina ne s'était trop hâté de donner le signal à ses complices, ce jour eût vu se consommer le pire forfait qui se fût encore commis depuis la fondation de Rome. Mais, comme il ne se trouva pas assez de conjurés avec des armes, cette circonstance fit échouer le projet.

XIX

Plus tard Pison, nommé à la questure, fut envoyé avec le titre de propréteur dans l'Espagne citérieure, par le crédit de Crassus, qui le savait ennemi de Pompée. Le sénat, d'ailleurs, lui avait bien accordé une province; d'un autre côté, il était peine aise d'écarter du sein de la république un homme taré; d'une autre part, les gens de bien se flattaient généralement de trouver en lui un appui; car déjà la puissance de Cn. Pompée commençait à paraître redoutable. Mais, dans sa province, Pison fut tué, durant une marche, par quelques cavaliers espagnols de son armée. Il en est qui prétendent que ces barbares n'avaient pu supporter l'injustice, la hauteur, la dureté de son commandement : selon d'autres, ses cavaliers, anciens et dévoués clients de Cn. Pompée, avaient exécuté ses ordres en massacrant Pison; et jamais jusqu'alors les Espagnols n'avaient commis un tel attentat, bien que par le passé ils eussent eu beaucoup à souffrir du despotisme et de la cruauté. Pour nous, laissons ce fait dans le doute : en voilà assez sur la première conjuration.

XX

Catilina, voyant rassemblés ceux que j'ai nommés tout à l'heure, bien qu'il eût eu avec chacun d'eux de longues et fréquentes conférences, n'en croit pas moins utile de leur adresser une exhortation en commun. Il les conduisit dans l'endroit le plus retiré de sa maison; et là, sans témoins, il leur tint ce discours :

« Si votre courage et votre dévouement m'étaient moins connus, en vain une occasion favorable se serait présentée; en vain de hautes espérances et la domination seraient entre mes mains; et moi je n'irais pas, me confiant à des hommes faibles et sans caractère, poursuivre l'incertain pour le certain. Mais souvent, et dans des circonstances décisives, j'ai reconnu votre énergie et votre dévouement à ma personne; j'ai donc osé concevoir l'entreprise la plus

vaste et la plus glorieuse : d'ailleurs, prospérités et disgrâces, tout entre nous, vous me l'avez prouvé, est commun; car avoir les mêmes volontés, les mêmes répugnances, voilà ce qui constitue une amitié solide.

Le projet que j'ai formé, déjà vous en avez tous été instruits en particulier. Oui, de jour en jour s'enflamme mon courage, lorsque je considère quelle existence nous est réservée si nous ne savons conquérir notre liberté. Depuis que le gouvernement est tombé aux mains et au pouvoir d'un petit nombre d'hommes puissants, les rois, les têtes couronnées, sont devenus leurs tributaires : les peuples, les nations, leur payent des impôts; et nous autres, tous tant que nous sommes, pleins de courage, de vertu, nobles ou roturiers, nous avons été une vile populace, sans crédit, sans influence, à la merci de ceux que nous ferions trembler si la république était ce qu'elle doit être. Aussi crédit, puissance, honneurs, richesses, tout est pour eux et pour leurs créatures : à nous ils laissent les exclusions, les accusations, les condamnations, l'indigence.

Jusques à quand, ô les plus courageux des hommes! souffrirez-vous de tels affronts? Ne vaut-il pas mieux mourir avec courage que de perdre honteusement une vie misérable et déshonorée, après avoir servi de jouet à l'orgueil de nos tyrans? Mais qu'ai-je dit; j'en atteste les dieux et les hommes! la victoire est dans nos mains; nous avons la force de l'âge, la vigueur de l'âme; chez eux, au contraire, surchargés d'ans et de richesses, tout a vieilli. Il ne s'agit que de mettre la main à l'œuvre, le reste ira de soi-même. En effet, qui peut, s'il a un cœur d'homme, les voir sans indignation regorger de richesses, qu'ils prodiguent à bâtir sur la mer, à aplanir des montagnes, tandis que nous manquons des choses les plus nécessaires à la vie? à élever deux palais ou plus à la suite l'un de l'autre, tandis que nous n'avons nulle part un foyer domestique? Ils ont beau acheter tableaux, statues, vases précieux, élever pour abattre, puis reconstruire après, enfin prodiguer, tourmenter leur or de mille manières, jamais, en dépit de leurs extravagances, ils ne peuvent triompher de leurs trésors. Et pour nous, misère à la maison, dettes au dehors, embarras présent, perspective plus affreuse encore. Que nous reste-t-il enfin, sinon le misérable souffle qui nous anime? Que ne sortez-vous donc de votre léthargie? La voilà, la voilà, cette liberté que vous avez si souvent désirée : avec elle les richesses, la considération, la gloire, sont devant vos yeux, toutes récompenses que la fortune réserve aux vainqueurs. L'entreprise elle-même, l'occasion, vos périls, votre détresse, les magnifiques dépouilles de la guerre, tout, bien plus que mes paroles, doit exciter votre courage. Général ou soldat, disposez de moi : ni ma tête ni mon bras ne vous fera faute. Tels sont les projets que, consul, j'accomplirai, j'espère, avec vous, à moins que ma confiance ne m'abuse, et que vous ne soyez plus disposés à obéir qu'à commander.»

XXI

Après avoir entendu ce discours, ces hommes qui, avec tous maux en abondance, n'avaient ni bien ni espérance aucune, et pour qui c'était déjà un grand avantage de troubler la paix publique, ne se mettent pas moins la plupart à demander à Catilina quel était son but, quelles seraient les chances de la guerre, le prix de leurs services, et quelles étaient partout les forces et les espérances du parti. Alors Catilina leur promet l'abolition des dettes, la proscription des riches, les magistratures, le sac des temples, le pillage, et tous les autres excès qu'autorise la guerre et l'abus de la victoire. En outre il leur confie que Pison dans l'Espagne citérieure, et P. Sittius de Nucérie, à la tête d'une armée en Mauritanie, prennent part à ses projets : C. Antonius brigait le consulat; il espérait l'avoir pour collègue; c'était son ami intime, pressé d'ailleurs par tous les besoins; avec lui, une fois consul, il donnera le signal d'agir. À ces promesses il joint mille imprécations contre tous les gens de bien; puis, implorant par son nom chacun des conjurés, il les comble de louanges : à l'un il parle de son indigence, à l'autre de sa passion favorite, à plusieurs des poursuites et de l'infamie qui les menacent, à beaucoup de la victoire de Sylla et du butin qu'elle leur avait procuré. Lorsqu'il voit tous les esprits enflammés, il leur recommande d'appuyer sa candidature, et congédie l'assemblée.

XXII

On disait dans le temps qu'après avoir prononcé son discours Catilina, voulant lier par un serment les complices de son crime, fit passer à la ronde des coupes remplies de sang humain mêlé avec du vin; puis, lorsqu'en proférant des imprécations ils en eurent tous goûté, comme cela se pratique dans les sacrifices, Catilina s'ouvrit à eux de ses projets. Son but était, disait-on, d'avoir une plus forte garantie de leur discrétion réciproque par la complicité d'un si noir forfait. Plusieurs cependant regardaient cette anecdote et beaucoup d'autres semblables comme inventées par ceux qui, dans l'espoir d'affaiblir la haine qui, dans la suite, s'éleva contre Cicéron, exagéraient l'atrocité du crime dont il avait puni les auteurs. Quant à moi, ce fait si grave ne m'a jamais paru suffisamment prouvé.

XXIII

Dans cette réunion se trouvait Q. Curius, d'une maison sans doute assez illustre, mais couvert de crimes et d'opprobre : les censeurs l'avaient chassé du sénat pour ses infamies. Chez lui la forfanterie n'était pas moindre que l'audace; incapable de taire ce qu'il avait appris, il l'était également de cacher ses propres crimes; enfin, dans ses conversations comme dans ses actions, il n'avait ni règle ni mesure. Il entretenait depuis longtemps un commerce adultère avec Fulvie, femme d'une naissance distinguée. Se voyant moins bien traité par elle depuis que l'indigence l'avait rendu moins généreux, tantôt prenant un air de triomphe, il lui promettait monts et merveilles, tantôt il la menaçait d'un poignard si elle ne se rendait à ses desirs; en somme, il avait avec elle un ton plus arrogant que de coutume. Fulvie, ayant pénétré la cause de procédés si extraordinaires, ne crut pas devoir garder le secret sur le danger qui menaçait la république; mais, sans nommer son auteur, elle raconte à plusieurs personnes ce qu'elle sait, n'importe comment, de la conjuration de Catilina. Ce fut cette circonstance surtout qui entraîna tous les esprits à confier le consulat à M. Tullius Cicéron : dans tout autre moment, l'orgueil de la noblesse se serait révolté d'un pareil choix : elle aurait cru le consulat profané, si, même avec un mérite supérieur, un homme nouveau l'avait obtenu; mais, à l'approche du péril, l'envie et l'orgueil se turent.

XXIV

Les comices, s'étant donc réunis, proclamèrent consuls M. Tullius et C. Antonius. Ce choix jeta d'abord la consternation parmi les conjurés. Mais la fureur de Catilina n'en fut point calmée; c'étaient chaque jour au contraire de nouvelles mesures, des amas d'armes faits en Italie dans des localités favorables à ses projets, de l'argent emprunté par son crédit ou par celui de ses amis pour l'envoyer à Fésules à un certain Mallius, qui plus tard fut le premier à en venir aux mains. Ce fut alors, dit-on, que Catilina engagea dans son parti un nombre considérable d'hommes de toutes les classes. Il s'attacha même quelques femmes, qui d'abord avaient trouvé dans la prostitution le moyen de faire grande dépense; mais, l'âge ayant mis des bornes à leurs bénéfices, sans en mettre à leur luxe, elles avaient contracté des dettes énormes. Par ces femmes, Catilina comptait soulever les esclaves dans la ville, incendier Rome, faire entrer leurs maris dans son parti, sinon les égorgés.

XXV

Parmi elles était Sempronie, qui avait commis maints forfaits, d'une audace virile. Pour la naissance et pour la beauté, comme du côté de son mari et de ses enfants, elle n'avait eu qu'à se louer de la fortune. Savante dans la littérature grecque et latine, elle chantait et dansait avec perfection peu décente à une femme honnête; elle y joignait bien d'autres talents, qui sont des instruments de volupté, et à la décence et à la pudeur elle préféra toujours les plaisirs. De son argent ou de sa réputation, que ménageait-elle le moins? c'est un point que malaisément on déciderait : tellement emportée par le libertinage, qu'elle cherchait plutôt les hommes qu'elle n'en était recherchée. Souvent, au reste, avant la conjuration, elle avait violé sa foi, nié des dépôts, trempé dans des assassinats : la débauche et l'indigence l'avaient précipitée de crime en crime. Avec tout cela, d'un esprit agréable, sachant faire des vers, manier la plaisanterie, se plier tour à tour au ton de la modestie, de la sensibilité, du libertinage; du reste, toujours remplie d'enjouement et de grâces.

XXVI

Ses dispositions prises, Catilina n'en sollicitait pas moins le consulat pour l'année suivante, espérant que, s'il était institué désigné, il trouverait dans C. Antonius un instrument docile. Cependant il ne restait pas dans l'inaction, et il cherchait tous les moyens possibles d'attenter à la vie de Cicéron. Celui-ci, de son côté, pour se garantir, ne manquait ni de ruse ni d'astuce. Dès le commencement de son consulat, il avait, par le moyen de Fulvie, obtenu, à parler de promesses, que Q. Curius, des vœux de parler, l'instruirait des desseins de Catilina. En outre, en donnant à son collègue C. Antonius l'assurance d'un gouvernement, il l'avait déterminé à ne point prendre parti contre la république. Il avait autour de sa personne une escorte d'amis et de clients, qui, sans en avoir l'air, veillaient à sa sûreté. Lorsque le jour des comices fut venu, et que Catilina n'eut réussi ni dans sa demande du consulat ni dans les embûches qu'il avait dressées au Champ-de-Mars contre Cicéron, il résolut d'en venir à la guerre ouverte et de tenter les derniers coups, puisque toutes ses manœuvres clandestines avaient tourné à son désavantage et à sa confusion.

XXVII

Il envoya donc C. Mallius à Fésules et dans cette partie de l'Étrurie qui l'avoisine; dans le Picénum, un certain Septimius de Camerte; et dans l'Apulie, C. Julius; enfin, d'autres conjurés en divers endroits, où il les juge le plus de front diverses intrigues, tendant des pièges au consul, disposant tout pour l'incendie, plaçant des hommes armés dans des postes avantageux; lui-même, portant des armes, ordonne aux uns d'en faire autant, exhorte les autres à se tenir toujours en haleine et prêts à agir : jour et nuit infatigable, il ne dort point, il est insensible à la fatigue et à l'insomnie; enfin, voyant qu'étant d'activité ne produit aucun résultat, il charge M. Porcius Léca de rassembler une seconde fois les principaux conjurés au milieu de la nuit : alors, après s'être plaint de leur manque d'énergie, il leur apprend que d'avance il a dépêché Mallius vers cette multitude de l'homme qu'il avait désigné à prendre les armes; qu'il a dirigé d'autres chefs sur d'autres lieux favorables, pour commencer les hostilités; lui-même désire vivement partir pour l'armée dès que préalablement il se sera défait de Cicéron : cet homme était le plus grand obstacle à ses desseins.

XXVIII

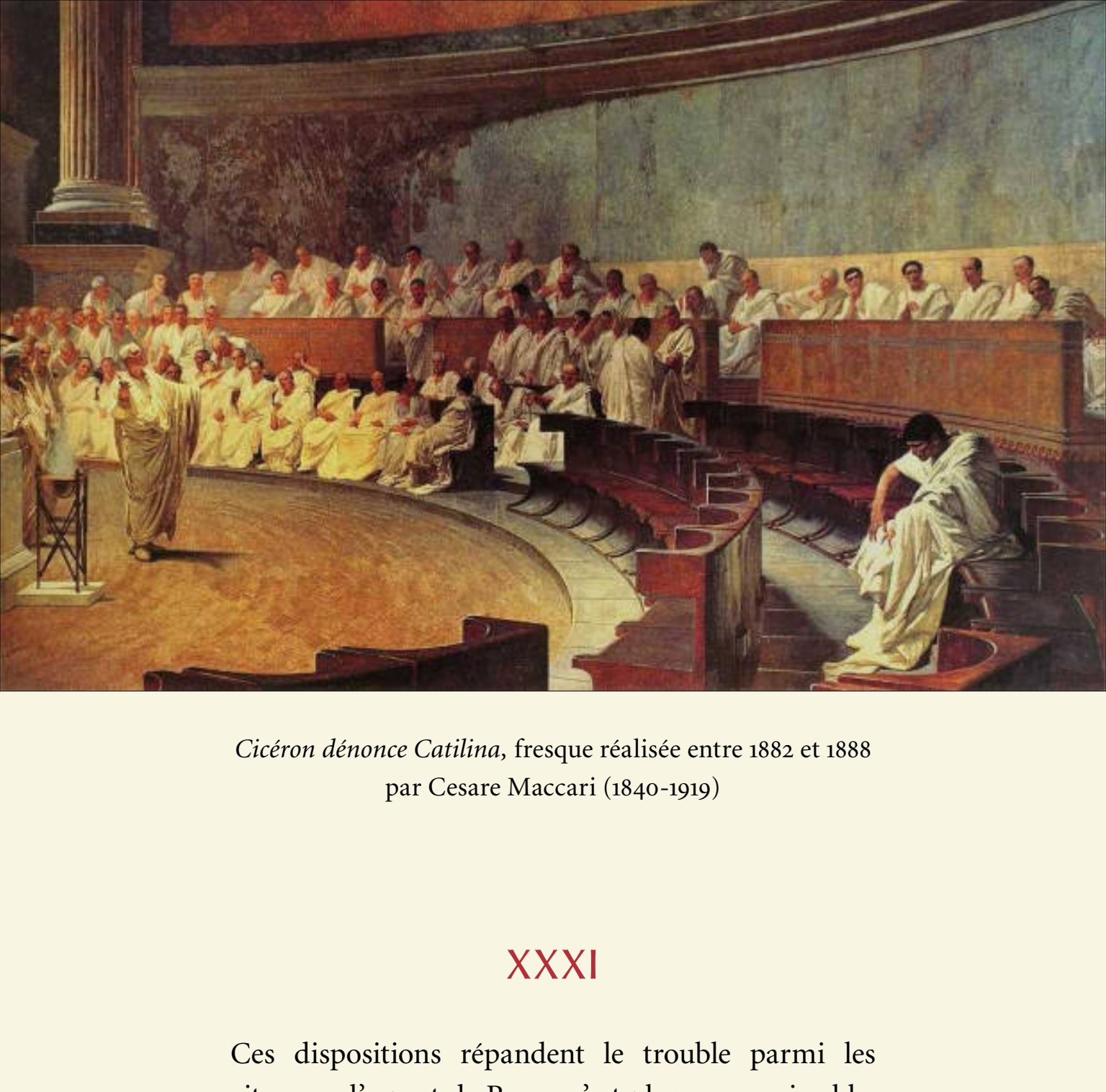
Tandis que tous les autres s'effrayent ou balancent, C. Cornélius, chevalier romain, offre son ministère; à lui se joint L. Vargunteius, sénateur, et ils arrêtent que, cette nuit même, dans peu d'instants, ils se rendront avec des hommes riches chez Cicéron, comme pour le saluer, et que, le surprenant ainsi chez lui à l'improviste et sans défense, il le feront tomber sous leurs coups. Curius, voyant de quel danger est menacé Cicéron, lui fait aussitôt savoir par Fulvie le coup qui se prépare. Les conjurés, trouvant la porte fermée, en furent pour la honte d'avoir médité un forfait odieux. Cependant Mallius, dans l'Étrurie, excitait à la révolte le peuple, qui, par misère et par esprit de vengeance, désirait une révolution, ayant, sous la domination de Sylla, perdu ses terres et tous ses biens. Mallius ameutait en outre les brigands de toute espèce qui affluaient dans cette contrée, et quelques soldats des colonies de Sylla, auxquels la débauche et le luxe n'avaient rien laissé de leurs immenses rapines.

XXIX

À la nouvelle de ces mouvements, Cicéron, doublement inquiet, car il ne lui était plus possible par ses propres moyens de défendre plus longtemps Rome contre tous ces complots, et il n'avait pas de renseignements assez positifs sur la force et sur la destination de l'armée de Mallius, rend compte au sénat de ce qui n'était déjà que trop connu par la rumeur publique. Le sénat, se conformant à l'usage reçu dans les circonstances périlleuses, décrète que «les consuls prendront des mesures pour que la république n'éprouve aucun dommage». Cette puissance suprême que, d'après les institutions de Rome, le sénat confère au magistrat, consiste à lever des troupes, à faire la guerre, à contenir dans le devoir, par tous les moyens, les alliés et les citoyens, à exercer souverainement, tant à Rome qu'au dehors, l'autorité civile et militaire. Dans tout autre cas, sans l'ordre exprès du peuple, aucune de ces prérogatives n'est attribuée au consul.

XXX

Peu de jours après, le sénateur L. Sénus lut dans le sénat une lettre qu'il dit lui avoir été apportée de Fésules. On lui mandait que, le sixième jour avant les calendes de novembre, Mallius avait pris les armes à la tête d'un nombre immense d'habitants. En même temps, comme il arrive d'ordinaire en de telles conjonctures, les uns annoncent des prodiges; d'autres, des rassemblements, des transports d'armes; enfin que, dans Capoue et dans l'Apulie, on fomentait une guerre d'esclaves. Un décret du sénat envoya donc Q. Marcus Rex à Fésules, et Q. Metellus Creticus dans l'Apulie et dans les pays voisins. Ces deux généraux victorieux restaient aux portes de Rome, n'ayant pu encore obtenir les honneurs du triomphe, par les cabales de quelques hommes habitués à trafiquer de l'équité comme de l'injustice. D'un autre côté, sont envoyés à Capoue Q. Pompeius Rufus, et dans le Picénum Q. Metellus Celer, tous deux préteurs, avec l'autorisation «de lever une armée selon les circonstances et le danger». On décrète en outre que «quiconque aura donné des indices sur la conjuration dirigée contre la république, recevra, s'il est esclave, la liberté et cent mille sesterces; s'il est libre, deux cent mille sesterces, avec sa grâce en cas de complicité» : on ordonne aussi que «les troupes de gladiateurs seront disséminées à Capoue et dans d'autres municipes, selon leur importance, et que dans Rome seront établis de toutes parts des postes commandés par des magistrats subalternes».



Cicéron dénonce Catilina, fresque réalisée entre 1882 et 1888 par Cesare Maccheri (1840-1919)

XXXI

Ces dispositions répandent le trouble parmi les citoyens; l'aspect de Rome n'est plus reconnaissable. À ces transports de joie et de débauche, qu'avait fait naître une longue tranquillité, succède tout à coup une tristesse profonde. On court, on s'agite : plus d'asile, plus d'homme auquel on ose se confier : sans avoir la guerre, on n'a plus la paix; chacun mesure à ses craintes l'étendue du péril. Les parents, que la grandeur de la république n'avaient point accoutumés aux alarmes de la guerre, on les voit se désoler, lever au ciel des mains suppliantes, s'apitoyer sur leurs petits enfants, interroger chacun, s'épouvanter de tout, et, oubliant le faste et les plaisirs, désespérer d'elles et de la patrie. Cependant l'âme implacable de Catilina n'en poursuit pas moins ses projets, malgré ces préparatifs de défense, et bien que lui-même, en vertu de la loi Plautia, eût été interrogé par L. Paulus. Enfin, pour mieux dissimuler, et comme pour se justifier en homme provoqué par une accusation injurieuse, il se rend au sénat. Alors le consul M. Tullius, soit qu'il craignît la présence de Catilina, soit qu'il fut poussé par la colère, prononça un discours lumineux, et qui fut utile à la république; il l'a publié depuis. Dès que Cicéron se fut assis, Catilina, fidèle à son rôle de dissimulation, les yeux baissés, d'une voix suppliante, conjura les sénateurs « de ne rien croire légèrement sur son compte : la noble maison dont il était sorti, la conduite qu'il avait tenue dès sa première jeunesse, lui permettant d'aspirer à tout, ils ne devaient pas penser qu'un patricien qui, à l'exemple de ses ancêtres, avait rendu de grands services au peuple romain, eût intérêt à la perte de la république, tandis qu'elle aurait pour sauveur M. Tullius, citoyen tout nouveau dans la ville de Rome ». Comme à ces traits contre Cicéron il ajoutait d'autres injures, tous les sénateurs l'interrompent par leurs murmures, le traitent d'ennemi public et de parricide. Furieux, il s'écrie : « Puisque, environné d'ennemis, on me pousse vers l'abîme, j'éteindrai sous des ruines l'incendie qu'on me prépare ».

XXXII

À ces mots il sort brusquement du sénat et rentre dans sa maison. Là, il roule mille projets dans son esprit; considérant que ses entreprises contre le consul sont déjouées, que des gardes protègent la ville contre l'incendie, il juge que ce qu'il y a de mieux à faire est de renforcer son armée et de s'assurer, avant que l'enrôlement des légions soit achevé, de tout ce qui doit servir ses opérations de guerre. Il part donc au milieu de la nuit, et presque sans suite, pour le camp de Mallius; mais il mande à Cethegus, à Lentulus, et à d'autres conjurés dont il connaissait l'activité et l'audace, d'employer tous les moyens pour fortifier le parti, hâter l'assassinat du consul, disposer le meurtre, l'incendie, et toutes les horreurs de la guerre : pour lui, dans peu de jours, il sera aux portes de la ville avec une grande armée.

XXXIII

Tandis que ces événements se passent à Rome, Mallius prend dans son armée des députés qu'il envoie vers Marcius Rex, avec un message ainsi conçu : « Nous en prenons les dieux et les hommes à témoin, général : ce n'est ni contre la patrie que nous avons pris les armes, ni contre la sûreté de nos concitoyens; nous voulons seulement garantir nos personnes de l'oppression, nous malheureux, indigents, et qui, grâce aux violences et à la cruauté des usuriers, sommes la plupart sans patrie, tous sans considération et sans fortune. À aucun de nous il n'a été permis, selon la coutume de nos pères, d'invoquer la loi, et, après la perte de notre patrimoine, de sauver notre liberté personnelle : tant fut grande la barbarie des usuriers et du préteur! Souvent les barbares, touchés des maux du peuple romain, sont venus, par des décrets, au secours de son indigence; et, naguère, nous avons pu voir la taux excessif des dettes amener, du consentement de tous les bons citoyens, la réduction à un quart pour cent. Souvent le peuple, mû par le désir de dominer, ou soulevé par l'orgueil des magistrats, se sépara des patriciens; mais nous, nous ne demandons ni le pouvoir, ni les richesses, ces grands, ces éternels mobiles de guerre et de combats entre les mortels; nous ne voulons que la liberté, à laquelle tout homme d'honneur ne renonce qu'avec la vie. Nous vous conjurons, citoyens : prenez en pitié de malheureux concitoyens : ces garanties de la loi, que nous a enlevées l'injustice du préteur, rendez-les-nous, et ne nous imposez point la nécessité de chercher en mourant les moyens de vendre le plus chèrement possible notre vie ».

XXXIV

À ce message, Q. Marcius répondit que « s'ils avaient quelque demande à faire au sénat, ils devaient mettre bas les armes, et se rendre à Rome comme suppliants; que toujours le sénat et le peuple romain avaient montré assez de mansuétude et d'humanité pour que nul n'eût jamais en vain imploré son assistance ». Cependant Catilina, pendant qu'il est en route, écrit à la plupart des personnages consulaires et aux citoyens les plus recommandables « qu'en butte à de fausses accusations, et ne pouvant résister à la faction de ses ennemis, il céda à la fortune et s'exilait à Marseille; non qu'il se reconnût coupable d'un si grand crime, mais pour donner la paix à la république et ne point susciter de sédition par sa résistance ». Mais bien différentes étaient les lettres dont Q. Catulus fit lecture au sénat, et qu'il dit lui avoir été remises de la part de Catilina. En voici la copie :

XXXV

« L. Catilina à Q. Catulus, salut. — Le rare dévouement dont vous m'avez donné des preuves, et qui m'est si précieux, me fait, dans l'imminence de mes périls, avoir confiance à la recommandation que je vous adresse. Ce n'est donc point l'apologie de ma nouvelle entreprise que je veux vous présenter; c'est une explication que, sans avoir la conscience d'aucun tort, j'entreprends de vous donner, et certes aucun ne manquera pas de vous trouver satisfaisante. Des injustices, des affronts, m'ont poussé à bout. Voyant que, privé du fruit de mes travaux et de mes services, je ne pouvais obtenir le rang convenable à ma dignité, j'ai pris en main, selon ma coutume, la cause commune des malheureux : non que je ne fusse en état d'acquiescer avec mes biens mes engagements personnels, puisque, pour faire face à des engagements qui m'étaient étrangers, la générosité d'Orestilla et la fortune de sa fille ont été plus que suffisantes; mais des hommes indignes étaient comblés d'honneurs sous mes yeux, tanté que. C'est par ce motif que, prenant un parti assez honorable dans ma disgrâce, j'ai embrassé l'espoir de conserver ce qui me restait de dignité. Je me proposais de vous en écrire davantage, mais l'on m'annonce qu'on prépare contre moi les dernières violences. Je n'ai que le temps de vous recommander Orestilla, et je la confie à votre foi. Protégez-la contre l'oppression, je vous en supplie en passant. Adieu. »

XXXVI

Catilina s'arrêta quelques jours chez C. Flaminius Flamma, sur le territoire d'Arretium, pour distribuer des armes à tout le voisinage, déjà préparé à la révolte; puis, avec les faisceaux et les autres insignes du commandement, il se rendit au camp de Mallius. Dès qu'on en fut instruit à Rome, le sénat déclare « Catilina et Mallius ennemis de la république : à la foule de leurs partisans, il fixe le jour avant lequel ils pourront, en toute sûreté, mettre bas les armes; il n'excepte que les condamnés pour crime capital ». On décrète en outre « que les consuls feront des levées; qu'Antoine, à la tête de l'armée, se mettra sans délai à la poursuite de Catilina, et que Cicéron restera à la défense de la ville ». Combien dans cette conjoncture l'empire romain me parut digne de compassion! Du levain de leurs partisans toute la terre soumise par ses armes lui obéissait; au dedans, on avait à souhait paix et richesses, les premiers des biens aux yeux des mortels; et cependant des citoyens s'obstinaient à se perdre, eux et la république; car, malgré les deux décrets du sénat, il ne se trouva pas un seul homme, dans une si grande multitude, que l'appât de la récompense déterminât à révéler la conjuration, pas un qui désertât le camp de Catilina : tant était grande la force d'un mal qui, comme une contagion, avait infecté l'âme de la plupart des citoyens!

XXXVII

Et ces dispositions hostiles n'étaient pas particulières aux complices de la conjuration : en général, dans tout l'empire, la populace, avide de ce qui est nouveau, approuvait l'entreprise de Catilina, et en cela elle suivait son penchant habituel; car toujours, dans un état, ceux qui n'ont rien portent envie aux honnêtes gens, exaltent les méchants, détestent les vieilles institutions, en désirent de nouvelles, et, en lieu de leur position personnelle, veulent tout bouleverser. De troubles, de séditions ils se repaissent sans nul souci, car la pauvreté se tire facilement d'affaire. Et quant au peuple de Rome, plus d'un motif le poussait vers l'abîme : d'abord, ceux qui, en quelque lieu que ce fût, se faisaient remarquer par leur bassesse et par leur audace; d'autres aussi, par d'infâmes excès, avaient dissipé leur patrimoine; tous ceux enfin qu'une action honteuse ou un forfait avaient chassés de leur patrie étaient venus refluer sur Rome comme dans une sentine. En second lieu, beaucoup d'autres, se rappelant la victoire de Sylla, avaient de simples soldats devenus, les uns sénateurs, les autres si riches, qu'ils passaient leur vie au sein de l'abondance et d'un faste royal, se flattaient, si eux-mêmes prenaient les armes, d'obtenir les mêmes avantages de la victoire. De plus, la jeunesse qui, dans les campagnes, n'avait, pour tout salaire du travail de ses mains quel'indigence à supporter, attirée par l'appât des largesses publiques et particulières, avait préféré l'oisiveté de Rome à un travail ingrat. Ceux-là et tous les autres subsistaient du malheur public. Aussi ne doit-on pas s'étonner que de tels hommes, indigents, sans mœurs, pleins de magnifiques espérances, vissent le bien de l'état là où ils croyaient trouver le leur. En outre, ceux dont Sylla vainqueur avait proscrit les pères, ravis des biens, restreint la liberté, n'attendaient pas dans des dispositions différentes l'événement de la guerre. Joignez à cela que tout le parti opposé au sénat aimait mieux voir l'état bouleversé que de perdre son influence : tant, après de longues années, ce fléau des vieilles haines s'était de nouveau propagé parmi les citoyens!

XXXVIII

En effet, dès que, sous le consulat de Cn. Pompée et de M. Crassus, la puissance tribunitienne eut été rétablie, de jeunes hommes, se voyant tout à coup revêtus de cette haute dignité, commencèrent, avec toute la fougue de leur âge, à déclamer contre le sénat, à agiter le peuple; bientôt, par leurs largesses et leurs promesses, ils l'animent de plus en plus; et c'est ainsi qu'ils obtenaient la célébrité et la puissance. Contre eux luttaient de toute leur influence la plupart des nobles, en apparence pour le sénat, en réalité pour leur propre grandeur; car, à parler sans détour, tous ceux qui, dans ces temps-là, agitèrent la république sous des prétextes honorables, les uns comme pour défendre les droits du peuple, les autres pour rendre prépondérante l'autorité du sénat, n'avaient en vue, quoiqu'ils alléguassent le bien public, que leur puissance personnelle. Il n'y avait dans ce débat ni modération ni mesure; chacun des deux partis usa cruellement de la victoire.

XXXIX

Mais, après que Cn. Pompée eut été chargé de la guerre maritime et de celle contre Mithridate, l'influence du peuple diminua, et la puissance d'un petit nombre s'accrut. Magistratures, gouvernements, tous les honneurs étaient à eux : inviolables, comblés d'avantages, ils passaient leur vie sans alarmes, et par la terreur des condamnations, ils empêchaient les autres citoyens d'agiter le peuple pendant leur magistrature. Mais, dès que, grâce à la fluctuation des partis, l'espoir d'un changement fut offert, le vieux levain de la haine se réveilla dans ces âmes plébéiennes; et si, d'un premier combat, Catilina fut sorti vainqueur, ou que, du moins, le sort en eût été douteux, il est certain que les plus grands désastres auraient accablé la république; on n'eût pas permis aux vainqueurs de jouir longtemps de leur triomphe : profitant de leur lassitude et de leur épuisement, un ennemi plus puissant leur eût enlevé la domination et la liberté. On vit alors plusieurs citoyens étrangers à la conjuration partir d'abord pour le camp de Catilina : de ce nombre était Aulus Fulvius, fils du sénateur, que son père fit arrêter en chemin, et mettre à mort. Dans le même temps, à Rome, Lentulus, conformément aux instructions de Catilina, sollicitait par lui-même ou par d'autres tous ceux que leur caractère ou l'état de leur fortune semblait disposer à une révolution : il s'adressait non seulement aux citoyens, mais aux hommes de toute autre classe, pourvu qu'ils fussent propres à la guerre.

XL

Il charge donc un certain P. Umbrenus de s'aboucher avec les députés des Allobroges, et de les engager, s'il lui est possible, à prendre parti pour eux dans cette guerre. Il pensait qu'accablés du fardeau des dettes, tant publiques que particulières, belliqueux d'ailleurs, comme toute la nation gauloise, ils pourraient facilement être amenés à une telle résolution. Umbrenus, qui avait fait le commerce dans la Gaule, connaissait presque tous les principaux citoyens des grandes villes, et il en était connu. Sans perdre donc un instant, la première fois qu'il voit les députés dans

le Forum, il leur fait quelques questions sur la situation de leur pays; puis, comme s'il déplorait leur sort, il en vient à leur demander « quelle fin ils espèrent à de si grands maux ». Dès qu'il les voit se plaindre de l'avidité des gouverneurs, accuser le sénat, dans lequel ils ne trouvaient aucun secours, et n'attendre plus que la mort pour remède à leurs misères : « Eh bien ! leur dit-il, si vous voulez seulement être des hommes, je vous indiquerai le moyen de vous soustraire à tant de maux ». À ces paroles, les Allobroges, pleins d'espérance, supplient Umbrenus d'avoir pitié d'eux; rien de si périlleux ni de si difficile qu'ils ne soient prêts à tenter avec ardeur, si c'est un moyen de libérer leur patrie du fardeau des dettes. Umbrenus les conduit dans la maison de D. Brutus : elle était voisine du Forum, et on n'y était pas étranger au complot, à cause de Sempronia; car, dans ce moment, Brutus était absent de Rome. Il fait aussi venir Gabinius, afin de donner plus de poids à ce qu'il va dire, et, en sa présence, il dévoile la conjuration, homme les complices, et même un grand nombre d'hommes de toutes les classes tout à fait innocents, afin de donner aux députés plus de confiance : ceux-ci lui promettent leur concours; il les congédie.

XLII

Les Allobroges furent longtemps incertains sur le parti qu'ils devaient prendre. D'un côté leurs dettes, leur penchant pour la guerre, les avantages immenses qu'on espérait de la victoire; de l'autre la supériorité des forces, des mesures infaillibles, et, pour un espoir très douteux, des récompenses certaines. Après qu'ils eurent ainsi tout pesé, la fortune de la république l'emporta enfin. Ils rêvent donc tout ce qu'ils ont entendu à Q. Fabius Sanga, qui était le principal patron de leur pays. Cicéron, instruit du complot par Sanga, ordonne aux députés de feindre le plus grand zèle pour la conjuration, de se mettre en rapport avec le reste des complices, de leur prodiguer les promesses, et de ne rien négliger pour acquérir les preuves les plus évidentes de leur projet.

XLIII

Vers ce même temps il y eut des mouvements dans la Gaule citérieure et ultérieure, le Picénum, le Bruttium et l'Apulie. En effet, les emissaires que Catilina avait précédemment envoyés voulant, avec irréflexion et même par esprit de vertige, tout faire à la fois, tenir des assemblées nocturnes, transporter des armes et des traits, presser, mettre tout en mouvement, causent plus d'alarmes que de danger. Il y en eut un grand nombre que le préteur Q. Metellus Celer, après avoir, en vertu d'un sénatus-consulte, informé contre eux, fit jeter en prison. Semblable mesure fut prise dans la Gaule ultérieure par C. Murena, qui gouvernait cette province en qualité de lieutenant.

XLIV

À Rome, Lentulus et les autres chefs de la conjuration, ayant, à ce qu'ils croyaient, des forces suffisantes, avaient décidé qu'aussitôt l'arrivée de Catilina sur le territoire de Fésules L. Bestia, tribun du peuple, convoquerait une assemblée pour se plaindre des harangues de Cicéron, et rejeter sur cet estimable consul tout l'odieuse d'une guerre si désastreuse. C'était le signal auquel, dès la nuit suivante, la foule des conjurés devait exécuter ce que chacun d'eux avait à faire. Voici, dit-on, comment les rôles étaient distribués : Statilius et Gabinius, avec une nombreuse escorte, devaient dans le même moment mettre le feu à douze endroits convenables dans Rome, afin qu'à la faveur du tumulte l'accès fût plus facile auprès du consul et auprès de ceux que l'on voulait sacrifier; Cethegus, assaillir la maison de Cicéron, et le poignarder : chacun avait sa victime. Quant aux fils de famille, de la classe noble la plupart, ils devaient tuer leurs pères; puis, dans le trouble universel causé par le meurtre et l'incendie, tous se faire jour pour rejoindre Catilina. Au milieu de ces apprêts et de ces résolutions, Cethegus ne cessait de se plaindre de l'inertie des conjurés : avec leurs hésitations, leurs remises d'un jour à l'autre, ils laissaient échapper les plus belles occasions; il fallait, dans un si grand péril, agir, et non délibérer; pour lui, si quelques braves voulaient le seconder, les autres dussent-ils rester endormis, il attaquerait le sénat. Naturellement fougueux, violent, prompt à l'exécution, il ne voyait de succès que dans la célérité.

XLV

Cependant, d'après les instructions de Cicéron, les Allobroges se rendent auprès des conjurés par l'entremise de Gabinius. Ils demandent à Lentulus, à Cethegus, à Statilius et à Cassius de leur donner, revêtu de leur seing, un engagement qu'ils puissent montrer à leurs concitoyens, qui, sans cela, se laisseraient difficilement engager dans une si grande entreprise. Tous le donnent sans défiance, excepté Cassius, qui promet de se rendre bientôt en personne dans leur pays, et part de Rome un peu avant les députés. Lentulus envoie avec eux un certain T. Volturcius, de Crotona, afin qu'avant de rentrer dans leur pays ils se lient encore plus étroitement par des serments réciproques avec Catilina. Le même Volturcius doit remettre à Catilina une lettre conçue en ces termes : « Celui que je vous envoie vous dira qui je suis. Songez à votre détresse, et rappelez-vous que vous êtes homme. Réfléchissez à tout ce qu'exige votre position, et cherchez des auxiliaires partout, même dans la plus basse classe ».

Lentulus charge Volturcius d'ajouter verbalement : « Déclaré ennemi de la république, dans quel but Catilina repousserait-il les esclaves ? À Rome, tout est prêt comme il l'a ordonné; qu'il ne tarde plus à s'en approcher. »

XLVI

Ces mesures prises, et pendant la nuit fixée pour le départ des ambassadeurs, Cicéron, par eux instruit de tout, donne aux préteurs L. Valerius Flaccus et C. Pomptinus l'ordre de se tenir en embuscade sur le pont Milvius, et d'arrêter l'escorte des Allobroges. Il leur explique en détail le but de leur mission, puis en abandonne l'exécution à leur prudence. Ces deux hommes de guerre disposent leur troupe sans bruit, et, suivant leurs instructions, se rendent secrètement maîtres des abords du pont. À peine cri s'élève des deux côtés en même temps. Les Allobroges, reconnaissant aussitôt de quoi il s'agit, se rendent sans hésiter aux préteurs. Volturcius d'abord exhorte les siens, et, l'épée à la main, se défend contre cette multitude; mais, dès qu'il se voit abandonné par les députés, il prie instamment Pomptinus, dont il était connu, de le sauver; enfin, intimidé et ne comptant plus sur la vie, il se rend aux préteurs comme à des ennemis.

XLVII

Cette expédition terminée, le consul est instruit de tout par un prompt message. Alors il se sent partagé entre une joie et une inquiétude également vives. S'il se réjouit de voir, par la découverte de la conspiration, Rome arrachée au danger, il se demande avec anxiété ce qu'il doit faire de si éminents citoyens surpris en un si affreux délit. Il prévoit que l'odieux de leur supplice retombera sur lui, et que leur impunité perdra la république. Enfin, raffermissant son âme, il envoie chercher Lentulus, Cethegus, Statilius, Gabinius, ainsi que Q. Céparius de Terracine, qui se disposait à partir pour l'Apulie, afin d'y soulever les esclaves. Tous arrivent sans délai, excepté Céparius, qui, sorti de sa maison un instant auparavant et apprenant que tout était découvert, avait fui de Rome. Le consul, par considération pour la dignité de préteur dont Lentulus est revêtu, le conduit par la main; il fait amener les autres, sous escorte, dans le temple de la Concorde. Là, il convoque le sénat, et en présence d'un grand nombre de ses membres, il fait entrer Volturcius avec les Allobroges, et ordonne au préteur Flaccus d'apporter aussi le portefeuille et la lettre que ces ambassadeurs lui avaient remis.

XLVIII

Interrogé sur son voyage, sur cette lettre, enfin sur tous ses projets et sur leurs motifs, Volturcius a d'abord recours au mensonge et à la dissimulation; mais ensuite, sommé de parler, sous la garantie de la foi publique, il dévoile tout ce qui a été fait : « C'est depuis peu de jours seulement que Gabinius et Céparius l'ont fait entrer dans la conjuration; il ne sait rien de plus que les ambassadeurs; seulement il a plus d'une fois entendu dire à Gabinius que P. Autronius, Servius Sylla, L. Vargunteius, et bien d'autres encore, étaient dans la conjuration ». Les Allobroges font les mêmes déclarations; et, Lentulus persistant à nier, ils le confondent, et par sa lettre, et par des propos qu'il avait souvent à la bouche : « Que les livres Sibyllins avaient promis l'empire de Rome à trois Cornélius; que déjà l'on avait vu Cinna et Sylla; et qu'il était, lui, le troisième de la destinée serait d'être le maître de Rome. » Il avait dit encore « qu'il est dépeché par M. Crassus à Catilina pour lui dire de ne point s'épouvanter de l'arrestation de Lentulus, de Cethegus et des autres conjurés; que c'était une raison de plus pour se hâter de marcher sur Rome, afin de relever le courage des autres conjurés, et de faciliter la délivrance de ceux qui avaient été arrêtés. » Mais, dès que Tarquinius eut nommé Crassus, homme d'une naissance illustre, d'une immense richesse, d'un crédit sans bornes, les uns se récrièrent sur l'in vraisemblance d'une telle dénonciation; les autres, tout en la croyant fondée, jugèrent néanmoins que, dans un pareil moment, il fallait plutôt ménager qu'aggraver un citoyen si redoutable : la plupart étaient, pour leurs affaires particulières, dans la dépendance de Crassus. Tous donc de proclamer Tarquinius « faux témoin » et de demander qu'il en soit délibéré. Cicéron recueille les votes : le sénat, ce jour-là très nombreux, décrète « que la dénonciation de Tarquinius est évidemment fautive, qu'il sera retenu dans les fers, et qu'il ne recouvrera sa liberté que lorsqu'il aura fait connaître par le conseil de qui il avait avancé une si énorme imposture. » Quelques-uns ont cru, dans le temps, que P. Autronius avait fabriqué cette accusation, dans l'espoir que, si Crassus se trouvait compromis, sans un commun danger il couvrirait les conjurés de sa puissance. Selon d'autres, Tarquinius avait été mis en jeu par Cicéron, qui voulut ainsi empêcher que Crassus, en se chargeant, selon sa coutume, de la cause des coupables, n'excitât des troubles dans la république. Et j'ai moi-même entendu plus tard Crassus dire hautement qu'un si cruel affront lui avait été ménagé par Cicéron.

XLIX

Cependant Q. Catulus et C. Pison ne purent alors, ni par leur crédit, ni par leurs instances, ni à force d'argent, engager Cicéron à se servir des Allobroges, ni d'aucun autre délateur, pour accuser fausement C. César. Tous deux, en effet, étaient ses ennemis déclarés : Pison, depuis qu'il avait été attaqué devant le tribunal des concussionnaires pour le supplice injuste d'un habitant de la Gaule transpadane; Catulus, depuis ses démarches pour le pontificat, nourrissait cette haine avouée, en voyant qu'à la fin de sa carrière, et après avoir passé par les plus hautes dignités, il avait succombé dans sa lutte contre un tout jeune homme tel que César. L'occasion semblait favorable; les immenses libéralités particulières de celui-ci et ses largesses publiques l'avaient prodigieusement endetté. Mais, ne pouvant déterminer le consul à une action si odieuse, eux-mêmes vont de proche en proche répandre cette imposture, qu'ils disent tenir de Volturcius ou des Allobroges, et excitent contre César des préventionsi fortes, que plusieurs chevaliers romains, qui, pour la sûreté du sénat, étaient en armes autour du temple de la Concorde, poussés, soit par l'idée du péril, soit par le noble désir de faire éclater leur zèle pour la patrie, menacèrent César de leurs épées lorsqu'il sortit de l'assemblée du sénat.

L

Tandis que ces délibérations occupent le sénat, et qu'on décerne des récompenses aux ambassadeurs allobroges, ainsi qu'à Titus Volturcius, dont les dépositions avaient été reconnues vraies, les affranchis de Lentulus, et un petit nombre de ses clients, allaient, chacun de son côté, exciter dans les rues les artisans et les esclaves à venir le délivrer : quelques-uns cherchaient avec empressement ces meneurs de la multitude, qui, pour de l'argent, étaient toujours prêts à troubler l'état. De son côté, Cethegus, par des emissaires, sollicitait ses esclaves et ses affranchis, troupe d'élite exercée aux coups d'audace, pour qu'en masse et avec des armes ils se fissent jour jusqu'à lui. Le consul, instruit de ces mouvements, fait les dispositions de troupes qu'exigent la circonstance et le moment, convoque le sénat, et met en délibération le sort des détenus. Déjà dans une précédente assemblée, le sénat, très nombreux, les avait déclarés traîtres à la patrie, Decimus Junius Silanus, appelé à opiner le premier en qualité de consul désigné, fut d'abord d'avis que l'on condamnerait au dernier supplice ceux

qui étaient détenus, ainsi que L. Cassius, P. Furius, P. Umbrenus et Q. Annius, si on parvenait à les arrêter. Mais ensuite le même Silanus, ébranlé par le discours de C. César, annonça qu'il se rangerait à l'avis de Tibérius Néron, qui demandait qu'après avoir renforcé les postes on ajournât la décision. César, quand son tour fut venu, invité par le consul à donner son opinion, s'exprima à peu près en ces termes :

L

« Sénateurs, tout homme qui délibère sur des affaires douteuses doit être exempt de haine, d'affection, de colère et de pitié. Difficilement il parvient à démêler la vérité, l'esprit que ces sentiments préoccupent, et jamais personne n'a pu à la fois servir sa passion et ses intérêts. Appliquez à un objet toute la puissance de votre esprit, il sera fort; si la passion s'en empare et le domine, il sera sans force. Ce serait ici pour moi une belle occasion, sénateurs, de rappeler et les rois et les peuples qui, cédant à la colère ou à la pitié, ont pris de funestes résolutions : mais j'aime mieux rapporter ce que nos ancêtres, en résistant à la passion, ont su faire de bon et de juste. Dans la guerre de Macédoine, que nous fîmes contre le roi Persée, la république de Rhodes, puissante et glorieuse, qui devait sa grandeur à l'appui du peuple romain, se montra déloyale et hostile envers nous. Mais lorsque, la guerre terminée, on délibéra sur le sort des Rhodiens, nos ancêtres, pour qu'il ne fût pas dit que les richesses de ce peuple, plutôt que ses torts, avaient donné lieu à la guerre, les laissèrent impunis. De même, dans toutes les guerres puniques, bien que les Carthaginois eussent souvent, soit pendant la paix, soit pendant les trêves, commis d'atroces perfidies, nos pères n'en prirent jamais occasion de les imiter, plus occupés du soin de leur dignité que d'obtenir de justes représailles.

Et vous aussi, sénateurs, vous devez prendre garde que le crime de P. Lentulus et de ses complices n'ait plus de pouvoir sur vous que le sentiment de votre dignité : et l'on ne vous verra pas consulter votre colère plutôt que votre gloire. En effet, si un supplice digne de leur forfait peut s'inventer, j'approuve la mesure nouvelle que l'on propose : si, au contraire, la grandeur du crime surpasse tout ce qu'on peut imaginer, je pense qu'il faut s'en tenir à ce qui a été prévu par les lois. La plupart de ceux qui ont énoncé avant moi leur opinion ont, avec art, et en termes pompeux, déploré le malheur de la république : ils ont énuméré les horreurs que la guerre doit entraîner et les maux réservés aux vaincus; le rapt des jeunes filles et des jeunes garçons; les enfants arrachés des bras de leurs parents; les mères de famille forcées de subir les caprices du vainqueur; le pillage des temples et des maisons, le carnage, l'incendie; partout enfin les armes les cadavres, le sang et la désolation. Mais, au nom des dieux immortels, à quoi tendaient ces discours? À vous faire détester la conjuration? Sans doute, celui qu'un attentat si grand et si atroce n'a pu émouvoir, un discours va l'enflammer! Il n'en est pas ainsi : jamais les hommes ne trouvent légères leurs injures personnelles; beaucoup les ressentent trop vivement. Mais, sénateurs, à tous n'est pas donnée la même liberté. Ceux qui, dans une humble condition, passent obscurément leur vie peuvent faillir par emportement : peu de gens le savent; chez ceux-là, renommée et fortune sont égales. Mais ceux qui, revêtus d'un grand pouvoir, vivent en spectacle aux autres, ne font rien dont tout le monde ne soit instruit. Ainsi, plus est haute la fortune et plus grande est la contrainte : alors la partialité, la haine, mais surtout la colère, ne sont point permises. Ce qui chez les autres se nomme emportement, on l'appelle, chez les hommes du pouvoir, orgueil et cruauté.

Pour vous exprimer mon opinion, sénateurs, toutes les tortures n'égalent jamais les forfaits des conjurés. Mais, chez la plupart des mortels, ce sont les dernières impressions qui restent : or, des plus grands scélérats on oublie le crime, et l'on ne parle que du châtement, pour peu qu'il ait été trop sévère.

Ce qu'a dit D. Silanus, homme ferme et courageux, il l'a dit, je le sais, par zèle pour la république, et, dans une affaire si grave, ni l'affection ni la haine n'ont eu sur lui aucune influence. Je connais trop la sagesse et la modération de cet illustre citoyen. Toutefois son avis me paraît, je ne dis pas cruel (car peut-on être cruel envers de pareils hommes?), mais contraire à l'esprit de notre gouvernement. Assurément, Silanus, ce ne peut être que la crainte ou l'indignation qui vous ait forcé, vous, consul désigné, à voter une peine d'une nouvelle espèce. La crainte? il est inutile d'en parler, lorsque, grâce à l'active prévoyance de notre illustre consul, tant de gardes sont sous les armes; la peine? il nous est bien permis de dire la chose telle qu'elle est : dans l'affliction, comme dans l'infortune, la mort n'est point un supplice, c'est la fin de toutes les peines : par elle, tous les maux de l'humanité s'évanouissent; au delà il n'est plus ni souci ni joie.

Mais, au nom des dieux immortels, pourquoi donc à votre sentence, Silanus, n'avez-vous pas ajouté qu'ils seraient préalablement battus de verges? Est-ce parce que la loi Porcia le défend? mais d'autres lois aussi défendent d'ôter la vie à des citoyens condamnés, et ordonnent de les laisser aller en exil. Est-ce parce qu'il est plus cruel d'être frappé de verges que mis à mort? mais qu'y a-t-il de trop rigoureux, de trop cruel envers des hommes convaincus d'un si noir attentat? Que si cette peine est plus légère, convient-il de respecter la loi sur un point moins essentiel pour l'enfreindre dans ce quelle a de plus important?

Mais, dira-t-on, qui osera censurer votre décret contre les fils parricides de la république? Le temps, un jour, la fortune, dont le caprice gouverne le monde. Quoi qu'il leur arrive, ils l'auront mérité. Mais vous, sénateurs, considérez l'influence que, pour d'autres accusés, peut avoir votre décision. Tous les abus sont nés d'utiles exemples; mais, dès que le pouvoir tombe à des hommes inhabiles ou moins bien intentionnés, un premier exemple, fait à propos sur des sujets qui le méritaient, s'applique mal à propos à d'autres qui ne le méritent point. Vainqueurs des Athéniens, les Lacédémoniens leur imposèrent trente chefs-couronnés par faire périr sans jugement tous les plus scélérats, tous ceux que chargeait la haine publique : le peuple de se réjouir et de dire que c'était bien fait. Plus tard, ce pouvoir sans contrôle s'enhardit peu à peu; bons et méchants furent indistinctement immolés au gré du caprice : le reste était dans la terre. Ainsi Athènes, accablée sous la servitude, expia bien cruellement son extravagante joie.

De nos jours, lorsque Sylla vainqueur fit égorger Damasippe et d'autres hommes de cette espèce, qui s'étaient élevés pour le malheur de la République, qui ne louait point cette action? C'étaient, disait-on, des hommes de crime, des factieux, qui, par leurs séditions, avaient bouleversé la République; ils périssaient avec justice. Mais cette détermination fut le signal d'un grand carnage. Car, pour peu que l'on convoitât une maison, une terre, ou seulement un vase, un vêtement appartenant à un citoyen, on s'arrangeait de manière à le faire mettre au nombre des proscrits. Ainsi ceux pour qui la mort de Damasippe avait été un sujet de joie furent bientôt eux-mêmes traités au supplice; et les égorgements ne cessèrent qu'après que Sylla eut comblé tous les siens de richesses. Assurément ce n'est pas moi qui redoute rien de pareil, ni de la part de M. Tullius, ni dans les circonstances actuelles; mais, au sein d'un grand état, la variété des caractères est infinie. On peut, dans un autre temps, sous un autre consul, qui comme lui disposerait d'une armée, croire à la réalité d'un complot imaginaire. Si, d'après cet exemple, armé d'un décret du sénat, un consul tire le glaive, qui arrêtera, qui réglera le cours de ces exécutions?

Nos ancêtres, sénateurs, ne manquèrent jamais de prudence ni de décision; et l'orgueil ne les empêchait point d'adopter les usages étrangers, quand ils leur paraissaient bons. Aux Samnites, ils empruntèrent leurs armes offensives et défensives; aux Toscans, la plupart des insignes des magistratures; en un mot, tout ce qui, chez leurs alliés ou leurs ennemis, leur paraissait convenable, ils mettaient une ardeur extrême à se l'approprier, aimant mieux imiter les bons exemples qu'en être jaloux. À la même époque, adoptant un usage de la Grèce, ils infligèrent les verges aux citoyens et le dernier supplice aux condamnés. Plus tard, la République s'agrandit; l'agglomération des citoyens donna aux factions plus d'importance, l'innocent fut opprimé : on se porta à bien des excès de ce genre. Alors la loi Porcia et d'autres lois furent promulguées, mais elles n'autorisent que l'exil contre les condamnés. C'est surtout cette considération, sénateurs, qui, pour nous détourner de toute innovation, me paraît décisive. Certes, il nous étaient supérieurs en vertu et en sagesse, ces hommes qui, avec de si faibles moyens, ont élevé un si grand empire, tandis que nous, héritiers d'une puissance si glorieusement acquise, c'est à grand-peine que nous la conservons.

Mon avis est-il donc qu'on mette en liberté les coupables, pour qu'ils aillent grossir l'armée de Catilina? Nullement; mais je vote pour que leurs biens soient confisqués; pour qu'eux-mêmes soient retenus en prison dans les municipes les mieux pourvus de force armée; pour qu'on ne puisse jamais, par la suite, proposer leur réhabilitation, soit au sénat, soit au peuple : que quiconque contreviendra à cette défense soit déclaré par le sénat ennemi de l'état et du repos public.»

LII

Dès que César eut cessé de parler, les sénateurs exprimèrent, d'un seul mot, leur assentiment à l'une ou à l'autre des opinions émises. Mais, quand M. Porcius Caton fut invité à dire la sienne, il prononça le discours suivant :

« Je suis d'un avis bien différent, sénateurs, soit que j'envisage la chose même et nos périls, soit que je réfléchisse sur les avis proposés par plusieurs des préopinants. Ils se sont beaucoup étendus, ce me semble, sur la punition due à des hommes qui ont préparé la guerre à leur patrie, à leurs parents, à leurs autels, à leurs foyers : or la chose même nous dit qu'il faut plutôt songer à nous prémunir contre les conjurés qu'à statuer sur leur supplice. Car les autres crimes, on ne les poursuit que quand ils ont été commis; mais celui-ci, si vous ne le prévenez, vous voudrez en vain, après son accomplissement, recourir à la vindicte des lois. Dans une ville conquise il ne reste rien aux vaincus. Mais, au nom des dieux immortels, je vous adjure, vous, pour qui vos maisons, vos terres, vos statues, vos tableaux, ont toujours été d'un plus grand prix que la république; si ces biens, de quelque nature qu'ils soient, objets de vos vœux, vous attachent, vous voulez les conserver; si à vos jouissances vous voulez ménager un loisir nécessaire, sortez enfin de votre engourdissement, et prenez en main la chose publique. Il ne s'agit aujourd'hui ni des revenus de l'état ni d'outrages faits à nos alliés : c'est votre liberté, c'est votre existence, qui sont mises en péril.

Souvent, sénateurs, ma voix s'est élevée dans cette assemblée; souvent le luxe et l'avarice de nos citoyens y furent le sujet de mes plaintes et, pour ce motif, je me suis fait beaucoup d'ennemis : car, moi qui ne me serais jamais pardonné même la pensée d'une faute, je ne pardonnais pas facilement aux autres les excès de leurs passions. Mais, bien que vous tinssiez peu de compte de mes représentations, la république n'en était pas moins forte : sa prospérité compensait votre insouciance. Aujourd'hui il ne s'agit plus de savoir si nous aurons de bonnes ou de mauvaises mœurs, si l'empire romain aura plus ou moins d'éclat et d'étendue, mais si toutes ces choses, quelles qu'elles puissent être, nous resteront ou tomberont avec nous au pouvoir de nos ennemis.

Et l'on viendra ici me parler de douceur et de clémence! Il y a déjà longtemps que nous ne savons plus appeler les choses par leur nom : pour nous, en effet, prodiguer le bien d'autrui s'appelle largesse; l'audace du crime, c'est courage : voilà pourquoi la république est au bord de l'abîme. Que l'on soit (j'y consens, puisque ce sont là nos mœurs) généreux des richesses de nos alliés, compatissant pour les voleurs publics; mais que, du milieu, nous ne soyons pas prodigue de notre sang; et que, pour sauver quelques scélérats, tous les bons citoyens ne soient pas sacrifiés.

C'est avec beaucoup d'art et de talent que C. César vient de disserter devant cette assemblée sur la vie et sur la mort : il estime faux, je le crois, ce que l'on raconte des enfers : que, séparés des bons, les méchants vont habiter des lieux noirs, arides, affreux, épouvantables. Son avis est donc de confisquer les biens des conjurés et de les retenir en prison dans les municipes : il craint sans doute que, s'ils restaient à Rome, ils ne fussent, ou par les complices de la conjuration, ou par une multitude soudoyée, enlevés à force ouverte : comme s'il n'y avait de méchants et de scélérats que dans Rome, et qu'il n'y en eût pas par toute l'Italie! comme si l'audace n'avait pas plus de force là où il existe moins de moyens pour la réprimer! Le conseil que donne César est donc illusoire, s'il craint quelque danger de la part des conjurés; si, au milieu d'alarmes si grandes et si générales, seul il est sans crainte, c'est, pour vous comme pour moi, un motif de craindre davantage.

Ainsi donc, lorsque vous statuerez sur le sort de P. Lentulus et des autres détenus, tenez pour certain que vous prononcerez à la fois sur l'armée de Catilina et sur tous les conjurés. Plus vous agirez avec vigueur, moins ils montreront de courage; mais, pour peu qu'ils vous voient mollir un instant, vous les verrez ici plus déterminés que jamais.

Gardez-vous de penser que ce soit par les armes que nos ancêtres ont élevé la république, si petite d'abord, à tant de grandeur. S'il en était ainsi, elle serait entre nos mains encore plus florissante, puisque, citoyens, alliés, armes, chevaux, nous avons tout en plus grande quantité que nos pères. Mais ce sont d'autres moyens qui firent leur grandeur, et ces moyens nous manquent : au dedans, l'activité; au dehors, une administration juste; dans les délibérations, une âme libre et dégagée de l'influence des vices et des passions. Au lieu de ces vertus, nous avons le luxe et l'avarice; la pauvreté de l'état, l'opulence des particuliers; nous vantons la richesse, nous chérissons l'oisiveté; entre les bons et les méchants, nulle distinction : toutes les récompenses de la vertu sont le prix de l'intrigue. Pourquoi s'en étonner, puisque, tous tant que vous êtes, chacun de vous ne pense que pour soi? Chez vous, esclaves des voluptés; ici, des richesses ou de la faveur. De là vient que l'on ose se jeter sur la république délaissée. Mais laissons ce discours.

Des citoyens de la plus haute noblesse ont résolu l'embrassement de la patrie; le peuple gaulois, cet ennemi implacable du peuple romain, ils l'excitent à la guerre; le chef des révoltés, avec son armée, tient le glaive sur vos têtes. Et vous temporez encore! vous hésitez sur ce que vous devez faire d'ennemis arrêtés dans l'enceinte de vos murs! Prenez en pitié, je vous le conseille, de jeunes hommes que l'ambition a égarés : faites-mieux : laissez-les tout armés partir. Je le veux bien, pourvu que toute cette mansuétude et cette pitié, une fois qu'ils auront pris les armes, ne tournent pas en malheur pour vous. Sans doute le danger est terrible, mais vous ne le craignez pas : qu'ai-je dit? il vous épouvante; mais, dans votre indolence, dans votre pusillanimité, vous vous attendez les uns les autres; vous différez, vous liant sans doute sur ces dieux immortels à qui, dans les plus grands périls, notre république a plus d'une fois dû son salut. Ce

n'est ni par des vœux ni par de lâches supplications que s'obtient l'assistance des dieux, la vigilance, l'activité, la sagesse des conseils, voilà ce qui garantit les succès. Dès qu'on s'abandonne à l'indolence et à la lâcheté, en vain implore-t-on les dieux : ils sont courroucés et contraires.

Du temps de nos pères, T. Manlius Torquatus, dans la guerre des Gaulois, fit mourir son propre fils, pour avoir combattu l'ennemi sans son ordre. Ce noble jeune homme expia par sa mort un excès de courage. Et vous, vous balaciez à statuer sur le sort d'exécrables parricides ! Sans doute le reste de leur vie demande grâce pour ce forfait. Oui, respectez la dignité de Lentulus, si lui-même a jamais respecté la pudeur ou sa propre réputation, s'il a jamais respecté ou les dieux ou les hommes ; pardonnez à la jeunesse de Cethegus, si deux fois déjà il ne s'est armé contre la patrie. Mais que dirai-je de Gabinius, de Statilius, de Céparius, qui, s'il eût encore existé pour eux quelque chose de sacré, n'auraient point tramé un si noir complot contre la république ?

Enfin, sénateurs, je le déclare, s'il pouvait être ici permis de faillir, je ne m'opposerais pas à ce que l'événement vint vous donner une leçon, puisque vous méprisez mes discours ; mais nous sommes enveloppés de toutes parts : Catilina avec son armée, est à nos portes : dans nos murailles, au cœur même de la ville, nous avons d'autres ennemis. Il n'est mesure ni délibération qui puissent être prises secrètement : raison de plus pour nous hâter. Voici donc mon avis : puisque par l'exécrable complot des plus grands scélérats, la république est tombée dans le plus grand péril ; que par le témoignage de T. Volturcius et des ambassadeurs allobroges, aussi bien que par leurs propres aveux, ils sont convaincus d'avoir comploté le massacre, l'incendie et d'autres attentats affreux, atroces, envers leurs concitoyens, j'opine pour que, d'après ces aveux et la preuve acquise contre eux d'un crime capital, ils soient, conformément aux institutions de nos ancêtres, livrés au dernier supplice.»

LIII

Après que Caton se fut assis, tous les consulaires, comme aussi la plupart des sénateurs, approuvèrent son avis, élevèrent jusqu'au ciel la fermeté de son âme, et, s'adressant des reproches, s'accusent réciproquement de timidité. Caton est proclamé grand et illustre ; le décret du sénat est rédigé conformément à sa proposition.

Pour moi, dans tout ce que j'ai lu, dans tout ce que j'ai entendu, sur ce que le peuple romain a, au dedans comme au dehors, et par mer et sur terre, accompli d'exploits glorieux, je me suis complu à rechercher quel avait été le principal mobile de tant d'heureux succès. Je savais que souvent, avec une poignée d'hommes, Rome avait su résister aux nombreuses légions de l'ennemi ; j'avais reconnu qu'avec des ressources bornées elle avait soutenu des guerres contre des rois opulents ; qu'en outre elle avait souvent éprouvé les coups de la fortune ; enfin que les Grecs en éloquence, les Gaulois dans l'art militaire, avaient surpassé les Romains. Après beaucoup de réflexions, il est demeuré constant pour moi que c'est à l'éminente vertu d'un petit nombre de citoyens que sont dus tous ces exploits : par là notre pauvreté a triomphé des richesses, et notre petit nombre de la multitude. Mais, après que le luxe et la mollesse eurent corrompu notre cité, ce fut par sa grandeur seule que la république put supporter les vices de ses généraux, et de ses magistrats ; et, comme si le sein de la mère commune eût été épuisé, on ne vit plus, pendant bien des générations, naître à Rome d'homme grand par sa vertu. Toutefois, de mon temps, il s'est rencontré deux hommes de haute vertu, mais de mœurs diverses, M. Caton et C. César ; et, puisque le sujet m'en a fourni l'occasion, mon intention n'est point de les passer sous silence, et je vais, autant qu'il est en moi, faire connaître leur caractère et leurs mœurs.

LIV

Chez eux donc la naissance, l'âge, l'éloquence, étaient à peu près pareils : grandeur d'âme égale, et gloire aussi, mais sans être la même. César fut grand par ses bienfaits et sa générosité ; Caton, par l'intégrité de sa vie. Le premier s'était fait un nom par sa douceur et par sa clémence ; la sévérité du second avait ajouté au respect qu'il commandait. César, à force de donner, de soulager, de pardonner, avait obtenu la gloire ; Caton, en n'accordant rien. L'un était le refuge des malheureux ; l'autre, le fléau des méchants. La facilité de celui-là, la fermeté de celui-ci, étaient également vantées. César s'était proposé pour règle de conduite l'activité, la vigilance : tout entier aux intérêts de ses amis, il négligeait les siens, ne refusait rien de ce qui valait la peine d'être accordé ; pour lui-même, grand commandement, armée, guerre nouvelle, voilà ce qu'il ambitionnait ; c'était là que son mérite pouvait briller dans tout son éclat. Mais Caton, lui, faisait son étude de la modération, de la décence, et surtout de l'austérité : il ne le disputait ni d'opulence avec les riches, ni d'influence avec les meneurs de factions, mais bien de courage avec les plus fermes, de retenue avec les plus modérés, de désintéressement avec les plus intègres ; aimant mieux être homme de bien que de le paraître : aussi, moins il cherchait la gloire, plus il en obtenait.

LV

Lorsque le sénat, comme je l'ai dit, se fut rangé à l'avis de Caton, le consul, jugeant que le mieux à faire était de devancer la nuit cet intervalle proche, de peur qu'il n'éclatât, durant cet intervalle, quelque nouvelle tentative, ordonne aux triumvirs de tout préparer pour le supplice. Lui-même, ayant disposé des gardes, conduit Lentulus à la prison ; les autres y sont menés par les préteurs. Dans cette prison l'on trouve, en descendant un peu sur la gauche, à environ douze pieds de profondeur, un lieu appelé Tullianum. Il est partout entouré de murs épais, et couvert d'une voûte cintrée de grosses pierres. La saleté, les ténèbres, l'infection, en rendent l'aspect hideux et terrible. Dès que dans ce cachot Lentulus eut été descendu, les exécuteurs, d'après l'ordre qu'ils en avaient reçu, lui passèrent au cou le noeud fatal. C'est ainsi que ce patricien de la très illustre maison de Cornélius, qui avait exercé dans Rome l'autorité consulaire, trouva une fin digne de ses mœurs et de ses actions. Cethegus, Statilius, Gabinius et Céparius furent exécutés de la même manière.

LVI

Tandis que ces événements se passent à Rome, Catilina, avec toutes les troupes qu'il avait amenées, et que commandait Mallius, organise deux légions ; il proportionne la force de ses cohortes au nombre des soldats ; ensuite, à mesure que des volontaires ou quelques-uns de ses complices arrivent au camp, il les répartit également dans les cohortes. Ainsi, en peu de temps, il parvient à mettre ses légions au complet, lui qui d'abord n'avait pas plus de deux mille hommes. Mais, de toute cette troupe, il n'y avait guère que le quart qui fût régulièrement armé ; les autres, selon ce qui leur était tombé sous la main, portaient des bâtons ferrés ou des lances ; quelques-uns, des pieux aiguisés. À l'approche d'Antoine avec son armée, Catilina dirige sa marche à travers les montagnes, portant son camp tantôt vers Rome, tantôt vers la Gaule, sans jamais laisser à l'ennemi l'occasion de combattre. Il espérait avoir au premier jour de grandes forces, dès qu'à Rome les conjurés auraient effectué leur entreprise. En attendant, il refusait les esclaves qui, dès le commencement, n'avaient cessé de venir le rejoindre par troupes nombreuses. Plein de confiance dans les ressources de la conjuration, il regardait comme contraire à sa politique de paraître rendre la cause des citoyens commune à des esclaves fugitifs.

LVII

Mais, lorsque dans le camp arrive la nouvelle qu'à Rome la conjuration était découverte ; que Lentulus, Cethegus, et les autres conspirateurs dont je viens de parler, avaient subi leur supplice, la plupart de ceux qu'avait entraînés à la guerre l'espoir du pillage ou l'amour du changement se dispersent. Catilina conduit le reste à marches forcées, à travers des montagnes escarpées, sur le territoire de Pistoie, dans l'intention de s'échapper secrètement, par des chemins de traverse, dans la Gaule cisalpine. Mais Q. Metellus Celer, avec trois légions, était posté en observation dans le Picénum : d'après l'avertissement où Catilina se trouvait réduit, et que nous avons déjà fait connaître, il avait pressenti le dessein qu'il méditait. Aussi, dès que par des transfuges il fut instruit de la marche de Catilina, il se hâta de décamper, et vint stationner au pied même des montagnes par où celui-ci devait descendre. De son côté, C. Antonius n'était pas éloigné, bien qu'avec une armée considérable il fût obligé de suivre, par des chemins plus faciles, des gens que rien n'arrêtait dans leur fuite. Catilina, se voyant enfermé entre les montagnes et les troupes de l'ennemi, tandis qu'à Rome tout avait tourné contre lui, et qu'il ne lui restait plus aucun espoir de fuir ou d'être secouru, jugea qu'il n'avait rien de mieux à faire dans une telle extrémité que de tenter le sort des armes, et résolut d'en venir au plus tôt aux mains avec Antonius. Ayant donc convoqué ses troupes, il leur adressa ce discours :

LVIII

« Je le sais, soldats, des paroles n'ajoutent rien à la valeur, et jamais la harangue d'un général ne fit d'un lâche un brave, d'une armée timide une troupe aguerrie. Ce que la nature ou l'habitude a mis d'intrépidité au cœur d'un homme, il le déploie à la guerre. Celui que ni la gloire ni les dangers ne peuvent enflammer d'ardeur, l'exhortez en vain ; la crainte peuvra ses oreilles. Je ne vous ai donc convoqués que pour vous donner quelques avis, et en même temps pour vous exposer le motif du parti que j'ai embrassé.

Vous ne savez que trop, soldats, combien la lenteur et la lâcheté de Lentulus ont été fatales et à nous et à lui-même ; et comment, tandis que j'attendais des renforts de Rome, je me suis vu fermer le chemin de la Gaule. Maintenant quelle est la situation de nos affaires ? Vous l'appréciez tous comme moi. Deux armées ennemies, l'une du côté de Rome, l'autre du côté de la Gaule, s'opposent à notre passage. Garder plus longtemps notre position, quand même telle serait notre volonté, le manque de blé et d'autres approvisionnements nous en empêche. Quelque part que nous voulions aller, c'est le fer à la main qu'il faut nous frayer une route.

Je vous y exhorte donc : montrez-vous braves et intrépides ; et, quand vous engagerez le combat, souvenez-vous que fortune, honneur, gloire, et, de plus, liberté et patrie, tout repose dans vos mains. Vainqueurs, tout s'aplanit devant nous : nous aurons des vivres en abondance ; les colonies, les municipes, nous seront ouverts. Si la peur nous fait reculer, tout se tournera contre nous : aucun asile, aucun ami, ne protégera celui que ses armes n'auront point protégé. Considérez en outre, soldats, que l'ennemi n'est pas soumis à l'empire de la nécessité qui nous presse ; nous, c'est pour la patrie, pour la liberté, pour la vie, que nous luttons. Eux, il leur est indifférent de combattre pour l'autorité de quelques citoyens. Attaquez donc audacieusement, et souvenez-vous de votre ancienne valeur.

Nous pouvions, accablés de honte, traîner notre vie dans l'exil : quelques-uns même de vous auraient pu à Rome, dépouillés de leurs biens, attendre pour vivre l'assistance d'autrui. Cette existence honteuse n'était pas tolérable pour des hommes. Vous avez préféré celle-ci ; si vous voulez la faire cesser, avez besoin d'audace. Nul, s'il n'est vainqueur, ne fait succéder la paix à la guerre ; car espérer le salut dans la fuite, alors que vous aurez détourné de l'ennemi les armes qui vous défendent, c'est pure démenche. Toujours, dans le combat, le plus grand péril est pour les plus timides ; l'intrépidité tient lieu de rempart.

Soldats, lorsque mes yeux s'arrêtent sur vous, et que je me retrace vos exploits, j'ai le plus grand espoir de vaincre. Votre ardeur, votre âge, votre valeur, excitent ma confiance, sans compter la nécessité, qui seule donne du courage aux plus timides. D'ailleurs, la multitude des ennemis ne peut nous envelopper dans un lieu si resserré. Toutefois, si la fortune trahissait votre courage, gardez-vous de périr sans vengeance ; et, plutôt que de vous laisser prendre pour être égorgés comme de vils troupeaux, combattez en hommes, et ne laissez à l'ennemi qu'une victoire sanglante et douloureuse.»

LIX

Après ce discours, qui fut suivi de quelques moments de silence, Catilina fait sonner les trompettes, et conduit ses troupes en bon ordre sur un terrain uni. Alors il renvoie tous les chevaux, afin que l'égalité du péril augmente le courage du soldat : lui-même, à pied, range son armée selon la disposition du lieu et la qualité des troupes. Il occupait une petite plaine resserrée à gauche par des montagnes, à droite par une roche escarpée : il compose de huit cohortes son front de bataille ; le reste, dont il forme sa ligne de réserve, est rangé en files plus serrées. Il en tire tous les centurions d'élite, tous les réengagés, et parmi les simples soldats ce qu'il y avait de mieux armés, pour les placer au premier rang. Il donne à C. Mallius le commandement de la droite, et celui de la gauche à un certain habitant de Fésules. Quant à lui, avec les affranchis et les colons de Sylla, il se place auprès de l'aigle qu'à la guerre cimbrique C. Marius avait eue, dit-on, dans son armée.

De l'autre côté, C. Antonius, empêché par la goutte d'assister au combat, remet à M. Petreius, son lieutenant, le commandement de l'armée. Petreius range en première ligne les cohortes des vétérans, qu'il avait enrôlés au moment du tumulte. Derrière eux il place le reste de l'armée en réserve ; lui-même parcourt les rangs à cheval, appelant chaque soldat par son nom, l'exhortant, le priant de se souvenir que c'est contre des brigands mal armés qu'ils combattent pour la patrie, pour leurs enfants, pour leurs autels et leurs foyers. Cet officier, vieilli dans l'art militaire (car durant plus de trente ans il avait, comme tribun, préfet, lieutenant ou préteur, servi dans l'armée avec beaucoup de gloire), connaissait presque tous les soldats et leurs belles actions : en les leur rappelant, il enflammait leur courage.

LX

Toutes ces dispositions prises, Petreius fait sonner la charge, et ordonne aux cohortes de s'avancer au petit pas. L'armée ennemie exécute le même mouvement. Quand on fut assez proche pour que les gens de trait pussent engager le combat, les deux armées, avec un grand cri, s'élancent l'une contre l'autre :

on laisse là les javelots; c'est avec l'épée que l'action commence. Les vétérans, pleins du souvenir de leur ancienne valeur, serrent l'ennemi de près : ceux-ci soutiennent intrépidement le choc; on se bat avec acharnement. Cependant Catilina, avec les soldats armés à la légère, se tient au premier rang, soutient ceux qui plient, remplace les blessés par des troupes fraîches, pourvoit à tout, combat surtout lui-même, frappe souvent l'ennemi, et remplit à la fois l'office d'un valeureux soldat et d'un bon capitaine. Petreius, voyant Catilina combattre avec plus de vigueur qu'il n'avait cru, se fait jour avec sa cohorte prétorienne à travers le centre des ennemis, tue et ceux qu'il met en désordre et ceux qui résistent sur un autre point; ensuite il attaque les deux ailes par le flanc. Mallius et l'officier fésulan sont tués à la tête de leurs corps. Lorsque Catilina voit ses troupes dispersées, et que seul il survit avec un petit nombre des siens, il se rappelle sa naissance et son ancienne dignité; il se précipite dans les rangs les plus épais de l'ennemi, et succombe en combattant.

LXI

Mais, le combat fini, c'est alors qu'on put apprécier toute l'intrépidité, toute la force d'âme qu'avait montrée l'armée de Catilina. En effet, presque partout, la place où chaque soldat avait combattu vivant, mort il la couvrait de son cadavre. Un petit nombre, dans les rangs desquels la cohorte prétorienne avait mis le désordre, étaient tombés à quelque distance, mais tous frappés d'honorables blessures. Catilina fut trouvé bien loin des siens, au milieu des cadavres des ennemis : il respirait encore; et ce courage féroce qui l'avait animé pendant sa vie demeurait empreint sur son visage. Enfin, de toute cette armée, ni dans le combat ni dans la fuite il n'y eut pas un seul homme libre fait prisonnier : tous avaient aussi peu ménagé leur vie que celle des ennemis. L'armée du peuple romain n'avait pas non plus remporté une victoire sans larmes et peu sanglante; car tous les plus braves avaient péri dans le combat ou s'étaient retirés grièvement blessés. Beaucoup, qui étaient sortis de leur camp pour visiter le champ de bataille ou pour dépouiller les morts, retrouvèrent, en retournant les cadavres, les uns un ami, les autres un hôte ou un parent. Il y en eut encore qui reconnurent des ennemis personnels. Ainsi des émotions diverses, la joie, la douleur, l'allégresse et le deuil, agitaient toute l'armée.

La Conjuration de Catilina

de Salluste (–86 –35)

a été rédigé en –63

La traduction de Charles Durosoir

a été publié en 1865

ISBN : 978-2-89668-098-6

© Vertiges éditeur, 2009

– 0099 –